

ÉNIGMES ET HIÉROGLYPHES PHYSIQUES

QUI SONT AU GRAND PORTAIL DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE ET
MÉTROPOLITAINE DE NOTRE-DAME DE PARIS, AVEC
UNE INSTRUCTION TRÈS CURIEUSE SUR L'ANTIQUÉ
SITUATION ET FONDATION DE CETTE ÉGLISE
ET SUR L'ÉTAT PRIMITIF DE LA CITÉ,
LE TOUT RECUEILLI DES OUVRAGES
D'ESPRIT GOBINEAU DE MONTLUISANT
gentilhomme chartrain, ami de la philosophie naturelle et
alchimique, et d'autres philosophes très anciens,
par un amateur des vérités hermétiques,
dont le nom est ici en anagramme,
Philovita o Uraniscus

*Dimitte corticem et recipere nucem ;
tunc tibi sic revelatur mysterium sopho-
rum et intelligitur omnis sapientia.*¹

I. PRÉFACE PARABOLIQUE

Je dis, en vérité et équité, les vertus de l'esprit éternel de vie, lesquelles Dieu a mises en ses œuvres dès le commencement du monde, et j'annonce sa science. *Ecclésiastique* XVI, 25.

Le sage qui écouterait en sera plus sage, il entendra la parabole et l'interprétation du sens caché, il comprendra les paroles des sages, leurs énigmes et leurs dits obscurs, parce que celui qui est instruit en la parole et en la connaissance du souffle animant et spirital de vie trouvera les biens et le souverain bonheur. *Proverbes* I, 5, 6, 33 et XVI, 20.

Car ceux qui trouvent ces choses et leur révélation ont la vie et la santé de toute chair ; les maladies fuient loin d'eux. *Proverbes* IV, 22.

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. *Apocalypse*.

1. « Laisse l'écorce et prends l'amande ; alors ainsi t'est révélé le mystère des sages et comprise toute sagesse »

La lettre tue, le sens caché et spirituel vivifie. *S. Paul, II Corinthiens* III, 6.

L'homme a sous ses yeux et en sa disposition la vie et la mort, le bien et le mal. Lui sera donné l'un des deux opposés qu'il lui plaira choisir. *Ecclésiastique* V, 17, 18 et *Proverbes* IV, 5, 6, XIII 14.

Le bien est dans le monde contre le mal et la vie contre la mort ; l'un est le remède de l'autre. *Ecclésiastique* XXXIII, 15 ; *Proverbes* III, 16 ; XII, 28 ; *Ecclésiaste* III, 22 et VI, 8.

En effet, Dieu a fait toutes les nations du globe terrestre capables de se guérir de leurs infirmités et de se rendre la santé. *Sapience* I, 14 ; *Ézéchiel* XVIII, 23, 32.

Dieu a créé de la terre une médecine souveraine, que l'homme sage, sensé et prudent ne méprisera point pour la santé et la conservation de ses jours. *Ecclésiastique* XXXVIII, 4.

Quiconque en possède la science a en main une source certaine de vie et de santé. *Proverbes* XVI, 22.

La vie est dans l'unique voie et l'usage de la sagesse. *Proverbes* III, 22.

La sagesse est la vie de l'âme. *Proverbes* XII, 28.

Qui conserve son âme conserve sa vie. *Proverbes* XVI, 17.

La loi du sage est une fontaine de vie pour éviter l'écueil et la ruine de la mort. *Proverbes* XIII, 14.

La sagesse est la vie des chairs du corps et la santé du cœur. *Proverbes* XIV, 30.

Celui qui la trouvera trouvera la vie et il boira la potion salutaire, envoyée du Seigneur. *Proverbes* VIII, 35.

Ceux qui la posséderont auront le bois de vie et seront heureux. *Proverbes* III, 18.

La sagesse augmentera les forces du corps et les grâces du visage, donnera au front une couronne brillante ; son fruit préservera le sage de toutes maladies et multipliera les années de sa vie, parce qu'elle est sa propre vie. *Proverbes* IV, 9, 10, 11, 13.

II. INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE TRÈS CURIEUSE SUR L'ANTIQUE
SITUATION ET FONDATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME ET
SUR L'ÉTAT PRIMITIF DE LA CITÉ DE PARIS

L'église de Notre-Dame de Paris est située, placée et fondée à la pointe de l'île, où la rivière de Seine, se partageant et divisant en deux parties, semble embrasser le continent insulaire et l'arroser de la fécondité vivifiante de ses eaux, causée par l'immersion, en son sein, des rayons vivifiques du soleil venant de l'orient ; ce qui rendait le terroir gras et très fertile et faisait regarder la Seine comme la mère nourrice de tous les habitants de cette île et le soleil comme leur père. C'était à cette idée que la religion naturelle des premiers citoyens devait son origine et sa naissance et, comme elle intéressait essentiellement leur vie, ils n'avaient rien de plus précieux. Pourquoi elle s'est longtemps perpétuée chez eux avec opiniâtreté.

L'on ne doit point s'étonner de l'étude profonde que leurs philosophes faisaient de la nature, pour découvrir ses causes occultes et en acquérir la connaissance et l'usage, puisque c'était pour leur propre utilité et le bonheur de leur vie. Ce désir et cette occupation sont naturels à l'homme. Aussi faisaient-ils la mesure de toutes les actions de ces habitants. L'art de se faire du bien était donc un motif légitime que la nature leur inspirait, qu'elle leur dictait et gravait dans leurs cœurs. Ignorant alors la vraie divinité et les préceptes de la loi de grâce, apportée au monde par Jésus-Christ longtemps après, pouvaient-ils suivre un meilleur guide que celui de la nature, qui leur prescrivait les devoirs importants de leur conservation personnelle ? Le moyen artificiel de se faire et conserver la vie heureuse a été, de tout temps, l'objet premier et principal, que les hommes raisonnables et sages de toutes les nations du monde ont eu naturellement à cœur, par-dessus tous leurs autres devoirs humains. Ils y ont toujours dirigé leurs vœux, leurs intentions, leurs recherches, leurs peines, leurs travaux. La plupart, même, en ont fait l'objet, le sujet et l'acte de leur religion. Ce qu'ils trouvaient de plus parfait et vertueux dans la nature, pour leur existence et félicité, était ce qu'ils divinisaient. Ceux même qui, par leurs contemplations ou par révélation, ont été illuminés d'en haut vénéraient les vertus divines infuses en la nature, sous l'idée d'une première cause,

présidant à tout pour faire leur bonheur. C'a été de cette source qu'est sortie la loi naturelle, qui a fait la règle du paganisme.

Selon l'opinion des anciens philosophes naturalistes, qui avaient communiqué leurs sentiments au peuple de la cité insulaire de Paris, la Seine était la cause féconde de tous les bénéfices de la vie des citoyens, en ce qu'elle leur tenait lieu et qu'elle faisait l'office de la nature même, libérale pourvoyeuse à leurs besoins. Ils feignaient qu'elle les alimentait d'un lait succulent, vital et nourricier, représentant un humide radical de vie, imprégné d'un feu ou d'une chaleur céleste, sortant du sein des eaux et du giron de l'humide radical universel et invisible, parce qu'il est spirituel et produit par l'infusion amoureuse de l'esprit universel de vie dans le plus pur et candide de la nature sublunaire, de laquelle il est le moteur, le premier agent et l'artiste. Ils en inféraient que cet humide était la figure de la vraie mère nourrice des habitants, c'est-à-dire de leur première essence vitale, à laquelle il se communiquait par analogie. Suivant eux, cet humide y est aussi attiré par l'aimant secret de leurs mixtes, qui se le corporifient et identifient pour leur substance nourricière, leur accroissement, perfection et conservation. Cette action réciproque, dite vertu magnétique, a fait appeler, par les sages, le sujet *vis duplex, rebis, virbia*, c'est-à-dire double force, substance mâle et femelle, vertu d'en haut et vertu d'en bas, unies et sympathiques l'une de l'autre, pour opérer toutes les productions selon le genre, l'espèce et la forme des semences où elles s'insinuent et particularisent, en y donnant le mouvement et la vie.

Les lumières de la religion chrétienne ont évacué tous les fantômes ou les prestiges de celle naturelle, en nous révélant la vérité de Dieu, comme le seul auteur et conservateur de la nature et de toutes les créatures qui sortent de son sein. Elles nous apprennent que ce même humide radical de vie, dans le sens mystique, représente symboliquement la Vierge sainte, Mère de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, réparateur et conservateur, lequel a daigné habiter en elle et se donner au monde pour son salut. Elle est la voie par laquelle Dieu vient à nous et par laquelle nous allons à lui. En effet, par le Verbe incarné dans ses flancs, il habite aussi en nous, en fait son séjour de délices et de plaisance pour notre conservation, tant que nous savons y maintenir son règne par la pureté qu'il aime. Car il est la pureté même et il fuit

et abhorre toute impureté. C'est ainsi que les cœurs des fidèles chrétiens sont les autels de la majesté divine et les habitacles des trésors et des grâces que le Seigneur Dieu, en bon père, répand en eux, comme ses enfants chéris.

L'incarnation du Verbe divin a été faite la voie de notre vie et le moyen de notre salut. Elle nous a ouvert les portes du ciel et fermé celles de l'enfer. Notre âme et notre esprit y trouvent des armes victorieuses pour triompher de la mort par notre sanctification. Le feu, la lumière et la chaleur de vie, qui nous animent et qui soutiennent notre faible et corruptible nature humaine, n'ont point d'autre principe. Nous en avons l'obligation à cette épouse de Dieu, à cette Vierge sans tache, qui intercède entre lui et nous et auprès de lui en notre faveur, qui est encore notre médiatrice, la cité, la maison de Dieu et la porte du ciel ; enfin, notre véritable patronne, laquelle nous traduit tous les bénéfices célestes et nous fait enfants de Dieu et d'elle.

Comme cette Vierge, immaculée et incorruptible par l'opération de l'Esprit-Saint en elle, a beaucoup d'amour pour Dieu, le Verbe sacré est aussi rempli d'amour et de grâce pour elle. Pourquoi il l'a choisie pour être son saint tabernacle et le canal des grâces célestes sur tous les humains qui conservent le culte de son essence spirituelle par la pureté de leurs cœurs. Ces grâces les assistent et les soutiennent, tant que l'offense et le péché n'irritent point sa bonté dans le séjour où il préside, et les protègent contre l'ennemi destructeur. Et cette Vierge sainte, qui nous communique ses faveurs et ces bienfaits divins, s'y rend notre secours merveilleux. Par là, elle fait notre vie, notre salut, notre âme et notre esprit agréables à Dieu, pour notre propre bien et bonheur. Ce double amour d'union, qu'elle transmet en nous, pour nous attacher à notre créateur et conservateur, et qui rend notre nature si honorée et avantagée, a été dit, par saint Jean, *grâce pour grâce, que nous recevons du Tout-Puissant et d'elle*. Et il n'a point fait les mêmes dons à toutes les nations de la terre, autres familles de la nature universelle. Car, selon Salomon, *il a préféré notre souffre à tout autre, par excellence*. De tant et de si grands avantages, nous devons rendre à jamais les plus parfaites actions de grâces à Notre-Dame, mère et tutrice.

Ces saintes vérités de notre religion avaient été entrevues et, même, reconnues dans la physique de la nature, laquelle est le

livre de Dieu et celui de sa connaissance et de sa science, par certains mages, aréopagites et philosophes, plus illuminés que les premiers, avant que la lumière de l'évangile vînt éclairer les esprits. Ils y avaient lu et trouvé, par leurs contemplations élevées, l'unique et véritable divinité suprême et sa vertu éternelle, comme la source et la pierre ferme triangulaire de la vie et du salut. Ils en avaient même répandu, dans les Gaules, des idées mystiques, que les peuples grossiers de ces contrées attribuèrent au pur naturalisme, où ils puisaient toute leur mythologie, quoique tous leurs anciens symboles donnent bien à connaître le sens spirituel de la foi de nos mystères et d'un souverain être créateur et conservateur auquel, en la personne de ses créatures et en ses propriétés divines, ils adressaient leur culte, sans connaître sa divinité, parce que leurs cœurs et l'intelligence de leurs esprits étaient trop aveuglés sur les enseignements qu'on leur en avait donnés. Et les insulaires parisiens, qui faisaient la plus petite partie des Gaules, eurent le malheur d'errer comme les autres dans cette ignorance, jusqu'à la révélation manifeste, qui leur fut apportée, de la parole évangélique.

« Dieu s'est communiqué particulièrement, dit l'historien de l'église de Chartres, à trois sortes de devins, avant l'incarnation de son Verbe. » Et l'on pourrait admettre une autre espèce de prophètes plus anciens, qui en ont eu et donné des notions claires et positives avant tous les autres. Ce sont, comme les premiers, Hermès, dit Mercure Trismégiste, et tous les sages instruits de sa doctrine, lesquels avaient acquis, dans l'étude de la nature, et nous ont laissé, par tradition, la connaissance de nos mystères. Les autres auxquels la révélation en a été accordée sont les mages, les sibylles et les druides. Les mages, très savants dans l'astrologie, qui enseignent toutes les opérations et les événements de ce bas monde, dont les astres sont les tisserands, les gouverneurs et annonciateurs par les vertus de leurs influences, ayant prévu que le Dieu du ciel devait naître un jour sur la terre, en attendaient l'avènement avec une extrême impatience. Et Dieu le leur manifesta, tant par une révélation particulière que par l'apparition d'un signe de sa sagesse, c'est-à-dire d'une étoile extraordinaire qui, du firmament, s'était frayé une voie lactée, blanche et splendide jusqu'au berceau de l'enfant divin nouveau-né, à Bethléem en Judée. Les sibylles ont reçu le don de prophétie

en récompense de leur virginité, comme étant le symbole de la pureté, où réside et opère l'amour de Dieu. Elles ont été par lui inspirées et ont aussi pénétré dans les plus grands mystères de la religion chrétienne. Et les druides, qui avaient eu communication avec les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Juifs instruits du sens spirituel de notre religion et qui, même, possédaient leurs livres et leur cabale mystérieuse, connurent, par un esprit prophétique plutôt que par une prédiction fortuite, qu'une Vierge enfanterait un jour pour le salut et la félicité de l'univers. Pourquoi ils lui élevèrent des autels en plusieurs endroits, avec cette inscription : *Virgini pariturae*, à la Vierge qui doit enfanter. Mais, par un esprit d'aveuglement ou d'égarement, pervertissant le sens mystique et prenant le signe pour la chose signifiée, ils inventèrent, à son sujet, mille imaginations d'attributs naturels, quoique infiniment merveilleux, qu'ils donnèrent à une idole par eux fabriquée et qu'ils répandirent dans les esprits des Parisiens, lorsqu'ils vinrent introduire leur religion chez eux, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Les peuples des Gaules avaient leur origine plus ancienne que celle des Latins. L'établissement de ces derniers dans le pays nommé *Latium* était aussi beaucoup postérieur à celui des Gaulois dans le leur. Lorsque Romulus commença à fonder Rome et son empire, la cité de Paris, dont le lieu était enclavé dans les Gaules, n'existait pas encore et ce lieu ne formait qu'une île marécageuse, presque inhabitée, mais qui, par sa situation, se défendait naturellement contre l'incursion d'ennemis, comme retranchée par les bras de la Seine, lesquels l'environnaient en servant de remparts et de fortifications au peuple qui vint l'habiter.

Les premiers et très anciens habitants de cette île s'appelaient Lutéciens et le nom leur en fut donné du mot *lutum*, *a luto*, puisé chez les Latins, qui s'étaient répandus dans les Gaules et en ce lieu. Ce mot signifie boue et leur fut appliqué à cause que le lieu de leur île et habitation était tout boueux, c'est-à-dire que leur terrain, détrempe et liquéfié par le mélange de l'eau ruisselant à travers ses pores abondamment et venant par la communication des deux bras de la Seine, formait un limon de boue, relativement à quoi ils prirent, pour armes de leur cité, les crapauds, dont le marécage de leur île fourmillait. Il reste même

encore quelques vestiges de ces armoiries sur certaines portes antiques de villes qu'ils bâtirent ou soumirent à leur obéissance dans la suite.

Dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, ce peuple ne connaissait et n'adorait encore que des divinités du paganisme, auxquelles il avait érigé plusieurs chapelles dans cette île. Et comme l'écrivit César : « Mercure était le principal dieu que les Gaulois avaient en vénération très mystérieuse et ils lui rendaient plus d'honneurs qu'à tous les autres dieux. Pourquoi ils avaient fabriqués beaucoup de ses simulacres et statues, à côté desquels était la figure du coq, son attribut très honoré. » La raison de cette prédilection était prise dans l'opinion qu'ils avaient, que ce Mercure leur apportait tous les biens du ciel, avec lequel il entretenait leur commerce et leur union ; qu'il présidait incessamment à leur conservation et qu'il était l'inventeur de tous les arts utiles à leur patrie et à leur vie, dont il leur procurait tous les moyens, ce qui avait aussi allusion au mercure philosophique et à ses grands talents. Car ils le prétendaient distributeur de tous biens, dans le sens hermétique. Le coq, dans leur façon de penser, était le signe de la vigilance et du soin qu'avec chaleur, ils devaient apporter à leur étude et au travail pour leur avantage, comme condition nécessaire au culte de Mercure, pour se le rendre favorable et obtenir à leurs fins. Ils sentaient le besoin qu'ils en avaient alors pour se polir et rendre leur vie plus gracieuse. Car, quoique assez bons à guerre, ils étaient fort rustiques, peu endoctrinés et expérimentés dans les arts. Leurs habitations, même, étaient si grossièrement bâties qu'elles avaient la forme ronde et rustique d'une glacière, couverte de chaume en pointe de clocher.

Le nom de Gaulois, qui fut originairement donné à la nation formée de divers peuples rassemblés, n'avait son étymologie allégorique qu'à ce coq, comme consacré au soleil et à Mercure, divinité favorite. Les Lutéciens, ainsi que tout le général de la contrée, vénéraient très particulièrement le coq, en signe et figure de la chaleur naturelle que, par l'entremise de Mercure, messenger céleste, il semblait tenir du soleil levant, qu'il annonce, par son chant matinal, venir par ses bénignes influences revivifier la nature, comme père et auteur de toute vie et production. La philosophie naturelle de ces Gaulois leur enseignait que la lumière et la chaleur du feu solaire, sous la substance d'un humide radical

qu'ils appellaient Mercure, se traduisant sur leur hémisphère, faisaient en cette union, par le séjour, la vie, la santé, la réparation et conservation de leurs êtres. Pourquoi ils témoignaient de si grandes reconnaissances au coq, en latin dit *gallus*, qu'ils prirent et portèrent son nom. Et sous son hiéroglyphe, ils déifièrent ces vertus et propriétés vitales, qu'ils jugeaient si nécessaires et bien-faisantes. Ils en ornaient même le faite extérieur de leurs temples et les pointes d'élévation, en dehors de leurs chaumières. Car, selon eux, le coq, le pigeon, l'aigle, la salamandre ou l'oiseau du paradis étaient les symboles de cette chaleur naturelle et de cet humide radical unis ensemble, le premier pour la terre, le second pour l'air, le troisième pour le ciel solaire et astral et le quatrième pour le ciel archétype.

Les anciens Gaulois, comme le peuple latin à Rome, dont ils furent longtemps les redoutables émules, tantôt même les conquérants et dominateurs, tantôt aussi les vasseaux et les sujets, étaient dans l'usage de faire des sacrifices, des libations et autres cérémonies superstitieuses. Ils pratiquaient l'aspersion de l'eau lustrale sur les biens de la terre, en une procession qu'ils faisaient dans les champs au mois de mai, pour obtenir du ciel la prospérité et l'abondance des fruits nécessaires à la subsistance de leur vie. Plusieurs autres exercices de leur religion étaient observés fidèlement chez eux, par des cultes ou fêtes solennelles. Ils avaient des fêtes publiques, qu'ils célébraient avec beaucoup de pompe, souvent mêlées d'extravagances et de ridicule. Les plus recommandables parmi eux étaient celles en l'honneur de Bacchus et de Cérès, qui n'allaient point l'un sans l'autre et, souvent, en la compagnie de Vénus. Ils les appelaient les petites et les grandes orgies, suivies des bacchanales. Elles avaient leurs temps marqués, pendant lesquels les arts et métiers et tout autre exercice ou service cessaient, pour s'y livrer librement. Les petites orgies commençaient le onze novembre que, la moisson faite, les grains engrangés et battus étaient bons à servir d'aliments et que, la vendange aussi faite, le vin cuvé et entonné commençait à se faire goûter et devenir potable. Ces réjouissances duraient plusieurs jours, souvent avec beaucoup de scandale.

Les grandes orgies étaient le comble de tous les plaisirs et commençaient à la fin décembre. Elles avaient plus longue durée que les premières et tenaient jusqu'à la fête, inclusivement, du

roi en chaque famille, tiré au sort de la fève dans un gâteau. Car ils usaient beaucoup de pâtisseries, de galettes, de fouées, de flans et autres friandises. Ces fêtes étaient tant en l'honneur de Bacchus que de son père Liber, pour montrer qu'ils avaient liberté entière pour célébrer la fête de celui qu'ils imaginaient l'inventeur de l'usage du vin, qu'ils trouvaient en ce temps très fait, de bon goût et bien plus gracieux. Les repas, les danses et les voluptés occupaient tous leurs loisirs. L'on peut bien juger des autres excès et inconvénients que cela produisait. Il ne faut point omettre que les druides, en leur particulier, célébraient religieusement la fête du gui de chêne le premier mars. Ils allaient en procession en chercher dans les bois et forêts, prétendant que ce gui avait beaucoup de propriété pour servir de remède à leurs maladies. Le signal de leurs processions était de grands cris et des acclamations qu'ils faisaient, en disant : *Au gui, l'an neuf*. Et en tenant une branche à la main, ils buvaient en saluant la santé les uns des autres.

Survenaient les fêtes des bacchanales, qui commençaient à la fin de février et duraient pendant les premiers jours de mars. C'était là le temps des plus grandes joies, des banquets, des festins, de la bonne chère, des jeux, des farces, des mascarades et des extravagances de toutes sortes, qui couronnaient les débordements des précédentes. Toutes les folies y étaient permises et ces jours étaient ouverts à une entière licence, à beaucoup de dissolution et de désordre. C'était ainsi que se passaient les grandes fêtes de Bacchus et les superstitions de toute espèce, ce qui a régné longtemps ; et il a été bien difficile de réformer ces abus chez ce peuple, qui s'en était fait une pratique et observation scrupuleuse pour servir et honorer ses faux dieux et leur témoigner ses reconnaissances des bienfaits utiles à sa subsistance, qu'il croirait tenir d'eux. L'habitude en matière de religion est d'une force invincible et passe au fanatisme.

Cependant survint la secte des druides, peuple le plus fameux des Gaules et dont la réputation faisait très grand bruit dans toutes les parties du monde. Ils sacrifiaient à Teutatès, Hésus, Bélénus et Taramis et, principalement, à Isis et à Osiris, à peu près dans le même sens de religion lutécienne. Les principaux druides passaient pour de grands philosophes, théologiens et astrologues. Leurs prêtres, qui avaient un grand prêtre et

sacrificateur à leur tête, observaient beaucoup de pureté dans leurs mœurs et de gravité respectable dans leurs offices, au point qu'on les tenait pour les ministres des dieux et en si grande vénération qu'ils étaient consultés par le gouvernement temporel pour tout ce qui intéressait les affaires de la nation. Rien ne se faisait à cet égard sans leurs avis, qu'on trouvait toujours très judicieux. Ils étaient aussi consultés par les autres puissances et peuples de toute la terre, chez lesquels la renommée avait vanté leur ministère recommandable. Les oracles qu'ils rendaient étaient réputés de la bouche des dieux et avaient autant de force et d'effet que si le ciel et tout le conseil de l'Olympe eut parlé et prononcé des décrets. Ils tiraient leur science, leurs idoles et leur religion, comme j'en ai touché quelque chose, des anciens Grecs, Juifs, Phéniciens et Égyptiens et en tenaient des écoles publiques, où ils professaient gratuitement. Souvent même, en place publique, ils en haranguaient le peuple. Cela a été longtemps en usage et à la mode. Le savant naturaliste Albert le Grand haranguait à la place Maubert, dite de son nom. De là est venue la coutume des opérateurs, qui vont dans les places prôner la bonté de leurs remèdes sophistiqués.

La croyance et le culte religieux propres aux druides causaient, chez les étrangers et partout, trop d'admiration et d'estime pour ne pas faire d'impression sur les insulaires lutéciens, leurs voisins. Ils s'étendirent et répandirent chez eux de bouche en bouche et sans contrainte. Et comme ils avaient beaucoup de conformité à la religion de la cité, ils y furent reçus et adoptés avec confiance et y prirent aisément racine et empire. On y fonda des temples, à l'honneur des deux divinités païennes les plus accréditées, et les chapelles, déjà bâties sous la dédicace d'autres déités, furent changées sous l'invocation d'Isis et d'Osiris, son mari, qu'on y substitua en observant les formalités de leur culte.

Ce fut à cette occasion que les habitants de cette île, qui formait la cité des Lutéciens, comme qui dirait des boueux, changèrent aussi de nom et que, de l'avis de certains philosophes druides et païens, ils en prirent un moins sale et plus relevé dans l'idée de leur paganisme, comme propre et spécial à la divinité principale qu'ils adoraient, en s'appelant Parisiens, du mot *para-Isis*, qui veut dire selon Isis ou semblables à elle, pour faire

entendre que cette ville suivait son culte et que cette idole était leur divinité tutélaire.

La déesse Isis était, lors, fort en vogue dans les Gaules et les Parisiens, agrandissant leur cité au-delà de leur île sur les territoires adjacents et limitrophes, lui avaient édifié des temples et dressé des autels en divers lieux et villages, entre autres au lieu dit aujourd'hui l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, attenant l'église. L'on prétend même que sa chapelle subsiste encore et a été conservée sous une autre dédicace, qui lui a été donnée depuis. Ils avaient semblable temple au village d'Issy près Paris et qui porte encore le nom de l'idole qui y régnait. Ce temple était succursal de celui de Saint-Germain-des-Prés, beaucoup plus fréquenté et comme fondé sur son territoire. Ils en avaient établi plusieurs autres au même titre en divers endroits, dont on peut voir la relation dans les antiquités de la ville de Paris.

Il n'est pas indifférent, pour les curieux, de savoir que les Gaulois avaient bâti et dédié, en l'honneur du dieu Mars, un temple magnifique sur la plus haute montagne des environs de Paris et qui commandait à la cité. Cette montagne s'appelait le mont de Mars, aujourd'hui dite Montmartre. La raison de cet édifice en ce lieu était, suivant l'esprit des fondateurs naturalistes, que ce mont fort élevé était le premier susceptible de l'influence céleste qui descend sur la terre revivifier la nature et les corps, à l'équinoxe du mois de mars, sous le signe du Bélier, où commence la conception de la sève de tous les minéraux, les végétaux et animaux, pour produire leurs fruits, et qui est un temps fort précieux et recommandable pour les vrais philosophes hermétiques. Le secret de la nature avait grande allusion, même, un rapport particulier à tous les hiéroglyphes physiques qu'on a attribués à Isis. Et ce temple était une espèce d'hommage que les Gaulois rendaient à cette influence et au prétendu dieu Mars en même temps, car non seulement ils adoraient les planètes, mais encore leurs vertus et propriétés nominales ou configuratives dans les différents êtres naturels, comme émanés d'une divinité suprême.

Suivant leur mythologie et la doctrine des druides, la déesse Isis était encore ce même humide radical universel, influé de la lune, qu'ils regardaient comme la mère originelle de toute génération et conservation. Le dieu Osiris, époux d'Isis, était la chaleur

naturelle, influée du soleil en cet humide lunaire et opérante en lui, comme prétendant le soleil le père et l'auteur de tout mouvement et de toute vie, par conséquent, de toute création et production. Pourquoi Osiris était souvent pris pour le soleil même ou l'esprit de son soufre igné, comme Isis était aussi prise pour la lune même ou l'esprit de son humide radical. L'opinion qu'ils formaient et concevaient de leur philosophie était fondée sur un principe de la nature, reconnu par tous les physiciens. Ils l'expliquaient en disant que la chaleur naturelle et l'humide radical, sa matrice, son enveloppe et son véhicule, appelés par d'autres soufre et mercure, feu et eau, faisaient une substance de matière première et hyléale, comme décoction des quatre éléments, dans laquelle étaient encloses toutes les vertus et propriétés du ciel et de la terre, non seulement virtuellement, mais encore activement ; que cette substance, se filtrant et insinuant dans les semences et les mixtes, plus ou moins rectifiée, y introduisait la chaleur et l'humidité naturelles qui, par leur union, séjour et coopération, étaient la vie et la santé de tous les corps ; et que ces corps tiraient, de ce canal, l'origine de l'esprit animé ou de l'âme spirituelle, qui les faisait agir et subsister, qui même, par art, pouvait les réparer, régénérer et conserver.

Ce peuple avait pour système un antique axiome des sages de la Grèce, que l'eau était la matrice, la pépinière et la mère de laquelle toutes choses dérivent et par laquelle elles se font ce qu'elles sont : *Aqua est ea, aqua omnia fiunt*². Et sous l'idée d'eau, il entendait un certain humide lunaire, qui en émane sous la forme d'une essence remplie du feu solaire, donnant l'être, la vie, l'action et la conservation à toutes les générations. Et c'était cette même essence qu'il entendait représenter sous l'emblème d'Isis et l'idée allégorique qu'il s'en faisait. Pour expliquer l'énigme en un seul mot, Isis figurait l'assemblage de toutes les vertus supérieures et inférieures en unité dans un seul sujet essentiel et primordial. Enfin, cette idole était l'image de toute la nature en abrégé, le symbole de l'építome et du thélème de tout. C'était sous cette allégorie que les philosophes avaient donné leur

2. « C'est l'eau; par l'eau toutes choses se font. »

science à la nation et qu'ils avaient dépeint et assorti la nature même ou la matière première qui la contient, comme mère de tout ce qui existe et qui donne la vie à tout. Telle était la raison pour laquelle ils attribuaient tant de merveilles à la nature, en la personne de la fausse divinité d'Isis. Mais, en ce sens, ils n'entendaient diviniser et n'adorer que la nature et ses propriétés insignes. Ils n'étaient point assez stupides et insensés pour adresser leur culte à des figures inanimées, d'or, d'argent, de pierres, de bois ou d'autre matière, impuissantes et incapables par elles-mêmes d'aucun effet. Les grandes connaissances qu'ils avaient foncièrement acquises dans la nature leur présument trop de lumières sublimes pour avoir donné dans cette grossière absurdité, très éloignée du sens commun et de la raison départis à tous les hommes dès la création du monde.

L'on peut même observer à la louange des philosophes païens que, s'ils n'ont pas eu le bonheur de révéler et connaître le véritable et unique Dieu de l'univers, l'être suprême dont l'esprit éternel gouverne le ciel, les astres, la terre et toutes les créatures, au moins, ils présumaient la nécessité de son existence et de sa vérité immortelle et que leurs cœurs et leurs esprits étaient portés en contemplation vers lui. La plupart, en leur vie et à la mort, en ont confessé la foi par des actes certains, dignes de mémoire. Les fables mêmes ingénieuses, qu'ils ont inventées pour caractériser les vertus divines de la nature et l'art secret de ses opérations, sont des fictions sous lesquelles ils ont caché ses mystères, comme ayant leur source dans la sagesse d'un premier moteur, dont la majesté respectable exigeait cette discrétion à l'égard du peuple grossier et profane, qui tourne à mépris et à mal les choses les plus sacrées ; et c'était l'effet de leur prudence.

L'on doit donc fixer son attention à considérer que les Parisiens, en adorant Isis, à laquelle ils attribuaient, principalement, les propriétés de la lune et celles du soleil unies à elle, adoraient précisément la nature et ses vertus divines. Par là, ils se faisaient une divinité de laquelle ils se disaient issus et qu'ils vénéraient religieusement comme leur principe, pour leur conservation. Nous découvrons l'explication de cette divinité mystérieuse dans les traditions mêmes des auteurs de l'Antiquité. Le monument d'Arius Balbinus portait cette inscription : *Déesse Isis, qui est une et toutes choses*. Plutarque, parlant d'Isis, dit qu'à Saïs, dans le

temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Isis, on lisait : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera. Nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile parfaitement.* Apulée, *Métamorphoses*, fait parler Isis en ces termes remarquables : *Je suis la nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, le commencement des siècles, la souveraine des dieux, la reine des mânes... Ma divinité uniforme en elle-même, est honorée sous différents noms et par différentes cérémonies. Les Phrygiens me nomment PESSIMEXTIENNE, mère des dieux; les Athéniens, Minerve cécropienne; ceux de Chypre, Vénus; ceux de Crète, Diane JICTINNE; les Siciliens, Proserpine; les Éleusiens, l'ancienne Cérès; d'autres, Junon, Bellone, Hécate, Rhamnusia; enfin, les Égyptiens et leurs voisins, Isis, qui est mon véritable nom.*

Il faut donc maintenant se départir de tous préjugés vulgaires sur le compte des païens et ne plus s'imaginer qu'ils aient supposé divinités les statues matérielles qu'ils vénéraient, comme étant la représentation seulement des vertus divines, qui faisaient l'objet de leur culte dans la nature. Il faut aussi se rendre à la preuve évidente que la nature, servante de la divinité, industrieuse et habile artiste de sa propre matière, a été, sous le personnage d'Isis, le sujet essentiel de la religion des peuples anciens qui ont passé pour les plus sensés et que la statue matérielle n'était aussi que l'image des attributs célestes et des propriétés merveilleuses de la même nature. Mais il convient encore de réfléchir sur l'esprit dans lequel ils concevaient la nature ou sa matière sommaire. Ils ne la regardaient point comme opérante par elle-même, sans moteur, adjuteur et agent ou archée, car ils étaient trop instruits des secrets de la physique, qui établit la loi certaine que nul corps ne peut échauffer, mouvoir, animer et vivifier sa propre matière. Ils savaient parfaitement que la lune ne saurait engendrer et produire ses influences humides ignées si le soleil n'influe, n'agit et n'opère en elle pour la faire concevoir et enfanter ses productions, bénéfiques à la température des corps sublunaires. Par la même raison, ils n'ignoraient pas que l'esprit ne peut rien si l'âme ne le meut, ne le gouverne et ne le fait opérer, de la même façon que le corps ne peut agir si l'esprit animé ne l'actionne, vivifie et gouverne. Ils étaient plus versés dans la connaissance de ces principes naturels qu'on ne l'est de nos

jours, où tout est pris au superficiel, à la lettre de la fable et dans le goût de l'insipide folie, toujours aveugle.

Or, considérant la nature et sa matière en raccourci, par elles-mêmes inanimées et non-mues, ils étaient persuadés qu'elles ne pouvaient agir aux effets destinés que par le moyen de l'animation, action, coopération et vivification d'un premier moteur, qu'ils réputaient être un esprit de feu invisible, infus en elles et procédant de la racine solaire. Selon leur interprétation, cet esprit de feu était une certaine émanation vertueuse d'un premier et souverain être, régissant le soleil lui-même et toutes les créatures, et ils croyaient adorer cet être suprême, sans le connaître, en rendant leurs hommages à la nature et à sa matière principale en abrégé, lesquelles le contenaient en leur sein, pour le traduire et transmettre au monde, car ils tenaient pour maxime et point de doctrine que tout ce qui avait vie ne la possédait que comme *origine céleste*. Ovide lui-même en a témoigné son sentiment, en disant que *Dieu est en nous*. Cicéron et tous les grands personnages de l'Antiquité ont parlé et pensé de même. Donc, ils reconnaissaient un dieu, auteur de la nature et de toutes choses, comme infus par son esprit éternel opérant en elle, et leur conservateur.

Socrate et Platon, auxquels l'on n'a pu refuser le nom de divins, ont attesté, à l'univers entier, la vérité du seul dieu qui le gouverne. Eux et les grands hommes de l'Antiquité profane ont toujours entendu, sous le nom de Jupiter, « ce dieu, roi et seigneur du monde, en la puissance duquel tout était ». Ce sont les termes de leurs expressions. Ils s'en sont expliqués clairement, « en le nommant aussi très bon, très grand, la source d'où vient la vie de toutes choses, l'âme générale et universelle de tous les corps et de toutes les créatures, l'esprit divin qui produit et gouverne l'univers ; et communément ils l'appellent *Dieu* ». Le philosophe Sénèque, aux *Questions naturelles*, écrit « que les plus sages Anciens n'ont pas cru que Jupiter ou le dieu du ciel et de la terre fût tel qu'on le voyait au Capitole et ès autres temples, avec le foudre à la main, mais que, par lui, ils ont entendu une suprême intelligence, un esprit gardien et recteur de l'immense univers, un parfait architecte, qui a fait cette grande machine du monde et qui la gouverne à sa volonté, ainsi que toutes les créatures qui en sont engendrées et régénérées, comme étant l'ouvrage de la vertu et de la science de son esprit éternel de vie,

de sorte qu'on le pouvait appeler destin, providence, nature, monde, univers et tout ». Ce qui est assez conforme aux idées qu'en ont conçues S. Basile, S. Thomas, S. Antoine et S. Augustin, qui disent : *Qu'est-ce que la nature sinon Dieu ?* Les sentiments des autres Pères de l'Église s'y rapportent aussi.

Le même Sénèque a fort bien expliqué le sens dans lequel il comprenait Dieu comme la nature même. « La pure nature, dit-il, n'est autre chose que Dieu, sagesse. Nous l'appelons destin, parce que de lui toutes choses dépendent, ainsi que l'ordre des causes, qui sont l'une par-dessus l'autre, c'est-à-dire subordonnées harmonieusement, et tout procède de lui. Nous le nommons providence, parce qu'il pourvoit à ce que le monde aille continuellement et perpétuellement à son cours déterminé et ordonné. Nous le disons nature, parce que de lui naissent toutes choses et par lui est, vit, agit et se soutient ce qui a vie. Nous l'appelons encore monde, parce qu'il est tout ce qu'on voit. Il se soutient de sa propre vertu. Ainsi, nous le croyons être en tous lieux et remplir de soi toutes choses. Ce qu'a aussi exprimé Virgile : L'univers est rempli du souverain Jupiter, qu'en plus d'un endroit, il explique être Dieu. Orphée disait qu'il est le premier et le dernier de toutes choses, *alpha et omega*, qu'il fut devant tous les temps qui à jamais ont été et seront après tous ceux qui viendront ; qu'il tient la plus haute partie du monde et touche aussi la plus basse ; enfin, qu'il est tout en tous lieux. » Ces autorités, de la bouche des païens mêmes, ne nous laissent point douter des notions qu'ils avaient de la divinité suprême. S'ils ont abusé de leurs connaissances, il faut l'imputer à la dépravation de l'esprit humain, qui se laisse aisément séduire par l'illusion des apparences trompeuses. Salomon lui-même, que Dieu avait comblé des dons de sa sagesse, n'a-t-il pas eu la faiblesse de donner dans cet égarement, par son culte envers les idoles ? Il est vrai qu'il eut le bonheur de reconnaître et de détester son erreur.

L'on remarque que toutes les idées de religion des païens avaient leur source et leurs principes en la région céleste. Car, selon certaine tradition, Horus, qu'ils faisaient le dieu des heures du jour et de la vie, était par eux réputé l'enfant d'Isis et d'Osiris, c'est-à-dire de la nature et de la chaleur du feu solaire, que nous appelons humide radical et chaleur naturelle, qui nous sont envoyés du plus haut des cieux par l'esprit éternel de vie. On a

même vu, il y a peu d'années, quelques antiques statues placées sur d'anciens temples, lesquelles représentaient Isis tenant entre ses bras Horus ayant une longue barbe au menton pour montrer sa vieillesse, quoiqu'il parût renouvelé, jeune et merveil chaque jour de l'année ; pourquoi on lui faisait la face blanche et les joues dorées. Son visage était plus carré que rond, pour marquer que les heures étaient prescrites aux quatre éléments et aux corps, pour les travaux de leurs sphères, et qu'il les y circulait incessamment avec le jour, selon l'ordre établi dans la monarchie universelle. Comme Horus passait même pour la lumière et le dieu du jour, en qualité de fils d'Osiris représentant le soleil, il portait quelques attributs d'Apollon, aussi fils du soleil et le dieu de la lumière, suivant la fable ; pourquoi étaient portrairisés, à ses côtés, derrière lui et à sa suite, vingt-quatre petits vieillards, qui signifiaient les vingt-quatre heures lesquelles, d'origine ancienne, divisaient le jour et la nuit en vingt-quatre parties. Tout cela formait bien la description des opérations de la nature, produites par celles du ciel, en supposant que tout ce qu'ils ont de vertueux était passé en la personne d'Horus, sans en souffrir altération.

Les statues d'Isis avaient tous les symboles de la lune, même ceux du ciel astral et de la région terrestre, à laquelle elle était sensée faire tant de bien. On a trouvé plusieurs idoles de cette divinité du paganisme, sur lesquelles l'on voyait les marques de ses dignités et propriétés, comme si l'on eut voulu personnifier en elle la nature universelle, mère de toutes productions, laquelle les païens concevaient pour objet de la figure représentative. Tantôt, elle était vêtue de noir, pour marquer la voie de la corruption et de la mort, commencement de toute génération naturelle, comme elles en sont le terme et la fin, où tendent toutes les créatures vivantes dans la roue de la nature, pour se régénérer et renouveler, ainsi qu'il plaît au créateur. La robe noire, qu'on donnait à Isis, montre encore que la lune ou la nature ou bien encore le mercure philosophique, qui est leur diminutif et leur substance opérative de toutes les générations, n'a point de lumière de soi, étant un corps opaque, mais que ce corps essentiel la reçoit d'autrui, c'est-à-dire du soleil et de son esprit vivifiant, qui y est infus et en est l'agent. Tantôt, elle avait une robe noire, blanche, jaune et rouge, pour signifier les quatre principales couleurs ou

les degrés pour la perfection de la génération ou de l'œuvre secret des sages, dont elle était aussi le sujet, l'objet et l'image.

Les autres hiéroglyphes qu'on lui donnait ne sont pas moins curieux et ils contiennent des sens cachés fort ingénieux, encore pris dans la nature. On lui mettait sur la tête un chapeau d'auronne ou cyprès sauvage, pour désigner le deuil de la mort physique, d'où elle sortait et faisait sortir tous les êtres mortels pour revenir à la vie naturelle et nouvelle, par le changement de forme et les gradations à la perfection des composés naturels. Son front était orné d'une couronne d'or ou guirlande d'olivier, comme marques insignes de sa souveraineté, en qualité de reine du grand monde et de tous les petits mondes, pour signifier l'onctuosité aurifique ou sulfureuse du feu solaire et vital, qu'elle portait et répandait dans tous les individus par une circulation universelle; et en même temps, pour montrer qu'elle avait la vertu de pacifier les qualités contraires des éléments qui faisaient leurs constitutions et tempéraments, en leur rendant et entretenant ainsi la santé. La figure d'un serpent, entrelacé dans cette couronne et dévorant sa queue, lui environnait la tête pour noter que cette oléaginosité n'était point sans un venin de la corruption terrestre, qui l'enveloppait et l'entourait orbiculairement et qui devait être mortifiée et purifiée par sept circulations planétaires ou aigles volantes, pour la santé des corps. De cette couronne sortaient trois cornes d'abondance, pour annoncer sa fécondité de tous biens, sortant de trois principes entés sur son chef, comme procédant d'une seule et même racine, qui n'avait que les cieux pour origine.

Il semble que les naturalistes païens aient pris plaisir à rassembler, en cette idole, toutes les vertus vitales des trois règnes et familles de la nature sublunaire, laquelle ils entendaient encore représenter comme étant leur mère originelle, le sujet essentiel et, en même temps, l'artiste. L'on remarquait, à son oreille droite, l'image du croissant de la lune et, à sa gauche, la figure du soleil, pour enseigner qu'ils étaient les père et mère, les seigneur et dame de tous les êtres naturels et qu'elle avait en elle ces deux flambeaux ou luminaires pour communiquer leurs vertus, donner la lumière et l'intelligence au monde et commander à tout l'empire des animaux, végétaux et minéraux. Sur le haut du col, au derrière de la tête, étaient marqués les caractères des planètes

et les signes du zodiaque, qui les assistaient en leurs offices et fonctions, pour faire connaître qu'elle les portait et distribuait aux principes et semences des choses, comme étant, par leurs influences et propriétés, les gouverneurs de tous les corps de l'univers, desquels corps elle faisait ainsi des petits mondes.

Cette déesse profane ou, plutôt, cette statue de la nature idéale et imaginaire tenait, en sa main droite, un petit navire ayant pour mât un fuseau et duquel sortait une aiguière dont l'anse figurait un serpent enflé de venin, pour faire comprendre qu'elle conduisait la barque de la vie sur la saturnie, c'est-à-dire sur la mer orageuse du temps, qu'elle filait les jours et en ourdisait la trame. Elle démontrait encore, par là, qu'elle abondait en humide sortant du sein des eaux, pour allaiter, nourrir et tempérer les corps, même pour les préserver et garantir de la trop grande adustion du feu solaire, en leur versant copieusement, de son giron, l'humidité nourricière, qui était la cause de végétation et à laquelle adhérait toujours quelque venin de la corruption terrestre, que le feu de nature devait encore mortifier, cuire, diriger, mûrir, astraliser et perfectionner, pour servir de remède universel à toutes maladies et renouveler les corps, d'autant que le serpent, se dépouillant de sa vieille peau, se renouvelle et est le signe de la guérison et de la santé, ce qu'il ne fait au printemps, au retour de l'esprit vivifiant du soleil, qu'après avoir passé par la mortification et corruption hivernale de la nature. Cette statue avait, en sa main gauche, une cymbale et une branche d'auronne, pour marquer l'harmonie qu'elle entretenait ainsi dans le monde et en ses générations et régénérations, par la voie de la mort et de la corruption, qui faisaient la vie d'autres êtres sous diverses formes, par une vicissitude perpétuelle. Cette cymbale était à quatre faces, pour signifier que toutes choses, ainsi que le mercure philosophique, changent et se transmutent selon le mouvement harmonieux des quatre éléments, causé par la motion et opération perpétuelle de l'esprit fermentateur, qui les convertit l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient acquis sa perfection.

De la mamelle droite du sein de cette déesse imaginaire ou nature universelle simulée sortait une grappe de raisin et de la mamelle gauche naissait un épi de blé, dont le haut était d'or et reluisant, pour montrer qu'elle les engendrait, produisait et nourrissait de son lait, pour servir de principaux aliments à la vie des

hommes et leur réparer, par la nutrition, les sucs et principes animaux et spiritaux de leur existence. La couleur aurifique, qui dominait sur la tête de l'épi, faisait entendre que l'or même y avait sa semence première, régénérative, prolifique et multiplicative et que cette semence cachée portait la livrée de sa teinture, extraite du mélange de celles du soleil et de la lune, qui y avaient influé leurs qualités et propriétés.

La ceinture qui entourait le corps de la statue semblait toute merveilleuse et couverte de mystères profanes. Elle était attachée par quatre agrafes posées en forme de quadrangle, pour faire voir qu'Isis ou la nature ou bien encore sa matière première était la quintessence des quatre éléments, qui se croisaient par leurs contraires, en formant les corps; qu'ainsi, la chose signifiée et entendue était une et tout, c'est-à-dire un abrégé du grand monde, que l'on appelle un petit monde. Un très grand nombre d'étoiles était parsemé en cette ceinture, pour dire que ces flambeaux de la nuit l'entouraient pour éclairer au défaut de la lumière du jour et que ces éléments n'étaient point sans leurs luminaires, non plus que les corps élémentés qui, tous, les tenaient d'elle. Plusieurs autres particularités curieuses y étaient marquées; certaines, même, sont à taire.

L'on voyait, sous les pieds de cette idole, une multitude de serpents et d'autres bêtes venimeuses, qu'elle terrassait, pour indiquer que la nature avait la vertu de vaincre et surmonter les esprits impurs de la malignité terrestre et corruptrice, d'exterminer leurs forces et évacuer, jusqu'au fond de l'abîme, leurs scories et terre damnée. Ce qui exprimait, par conséquent, que sa même vertu en cela était de faire du bien et d'écarter le mal, de guérir les maladies et rendre la santé, de conserver la vie et de préserver d'infirmités mortifères; enfin, d'entretenir les corps en vigueur et bon état et d'éviter l'écueil et la ruine de la mort, en renvoyant les impuretés des qualités grossièrement élémentées et corruptibles ou corrompues dans les bas lieux de leur sphère, pour les empêcher de nuire aux êtres qu'elle conservait sur la surface de la terre. En ce sens est bien vérifié l'axiome des sages : *Nature contient nature, nature s'éjouit en nature, nature surmonte nature; nulle nature n'est amendée sinon en sa propre nature.* Pourquoi, en envisageant la statue, il ne faut pas perdre de vue le sens caché de l'allégorie qu'elle présentait à l'esprit,

pour pouvoir être comprise. Car, sans cela, elle était un sphinx dont l'énigme était inexplicable et un nœud gordien impossible à résoudre.

L'on observait encore un petit cordon, descendant du bras gauche de la statue, auquel était attachée et suspendue, jusqu'à l'endroit du pied du même côté, une boîte oblongue, ayant son couvercle et entrouverte, de laquelle sortaient des langues de feu représentées. Ce qui démontrait qu'Isis ou la nature personnifiée portait le feu sacré et inextinguible, gardé religieusement à Rome par les vestales, lequel était le vrai feu de nature, éthéré, essentiel et de vie ou l'huile incombustible, si vantée par les sages, c'est-à-dire, selon eux, le nectar ou l'ambrosie céleste, le baume vital radical et l'antidote souverain de toutes infirmités naturelles. L'extrémité du lieu où se portait la boîte faisait entendre que les humeurs peccantes de la terrestrité, par la force et la vertu du catholicon philosophique, se précipitaient jusqu'en terre pour le fuir et s'en éloigner. La boîte figurait la fiole, le vase ou l'ampoule contenant ce baume aromatique ou onguent de parfums très odoriférants, exquis et salutaires. Le cordon de couleur aurée, en forme de filet d'or, faisait connaître que ce précieux restaurant tirait son origine du côté d'aquilon de cette déesse fictive. Je ne parlerai point d'un petit ruban rouge en feston, qui ornait le cordon, parce qu'il est hors d'œuvre et seulement pour enseigner que la nature n'a pas simplement ses fleurs, mais aussi l'ornement de sa parure et de ses fruits qui, étant mûris par l'ardeur du soleil et ayant acquis sa couleur de feu, n'ont plus besoin de culture.

Du bras droit d'Isis descendait aussi le cordonnet de fil d'or d'une balance, marquée pour symbole de la justice que la nature observait et des poids, nombre et mesure qu'elle mettait en tout. La qualité et la couleur du fil disent assez ce qui lui est propre ou plus prochain, semblable, analogue ou homogène. Quant à son poids ordinaire et strictement nécessaire, je ne l'ai pu apprendre que dans le *Colloque*, où l'esprit le déclare à Albert. Par rapport au poids de l'anneau conjugal, à elle destiné et qu'on voyait dans la balance, je n'en saurais rien si Morien ne me l'eût dit à l'oreille, secrètement.

Au surplus, cette déité païenne ou la nature, signifiée sous son personnage, avait la figure humaine, la forme du corps et les

traits d'une femme en embonpoint et d'une bonne nourrice, comme si l'on eut voulu manifester qu'elle était corporifiée personnellement en cette nature et famille privilégiée des trois règnes, en faveur de laquelle elle disposait le plus abondamment de toutes ses grandes propriétés, fécondes et souveraines, pour l'allaiter, nourrir et entretenir. Quelques historiens d'antiquaires et d'images des faux dieux ont ajouté que la couleur naturelle de son teint était d'un jaune brun, diaphane et brillant ; que son visage semblait se découvrir d'un voile de drap écarlate tirant sur le noir ; que ses cheveux étaient teints d'un soufre aurifique ; que ses yeux paraissaient âcres et étincelants, d'une couleur olivâtre ; et qu'elle avait plusieurs autres signes, mystérieux dans le paganisme. Tout cela en effet annonce bien de l'extraordinaire et du merveilleux, dont les savants de notre siècle ne sont point en état d'expliquer le sens spirituel, parce qu'ils ne veulent point lever le bandeau qui leur couvre les yeux de l'esprit ni faire tomber les écailles qui les offusquent.

Certains naturalistes ont prétendu donner l'explication physique de ces énigmes, en disant que la couleur du teint de la nature, figurée par cette idole, la faisait reconnaître aisément dans la physique de la nature par les véritables philosophes. Elle levait, ajoutent-ils, son voile pour se montrer naturellement aux vrais sages investigateurs, tandis qu'elle était masquée et cachée pour les insensés et le vulgaire, sous les yeux desquels elle était sans être reconnue. La teinture de ses cheveux aurifiques découvrirait que, toute lunaire qu'elle était, sa cime et son élévation étaient arborées des rayons solaires, qui faisaient sa motion et sa perfection, aussi bien que son précieux vermeil. La couleur aurée, qu'elle portait ainsi sur sa tête, apprenait que la nature la produisait, parce qu'elle avait en elle-même le germe, la semence et le soufre de l'or qui, étant exalté par son propre principe, donnait sa teinture végétale et multiplicative à l'infini. Ses yeux, dépeints ainsi qu'il est dit, prouvaient ses qualités, ses caractères, son état naturel et manifestaient que, malgré le brillant de sa lumière, elle avait quelque crudité, âcre et indigeste, des bas éléments et qui demandait à être purifiée et perfectionnée, pour voir en elle la pureté du luminaire blanc et, successivement, celle du luminaire rouge, qui sont en elle virtuellement et en acte.

Enfin, continuaient ces interprètes de la nature, il en est ainsi des autres hiéroglyphes qu'on lui donnait, lesquels avaient rapport au secret de la nature et de la science. Car toutes les fictions, à elle allégoriques, ne faisaient sous-entendre, figurativement, d'autres sens que celui de l'art de ses opérations en l'ouvrage économique et universel du grand monde et en l'œuvre secret du petit monde des sages, lequel se fait à l'*instar*, par le même sujet et les mêmes ressorts. Apulée dit que, « dormant, lui sembla voir la déesse Isis laquelle, avec un visage vénérable, sortait de la mer ». Sa vision donne encore à entendre l'antique opinion que les anciens naturalistes et les premiers Lutéciens, en conformité, avaient de la nature ou de sa première semence virginale de chaleur naturelle et d'humide radical unis, comme principes de leurs êtres. Leur sentiment était que cette semence universelle procédait d'une candide vapeur humide ignée ou isienne et philosophique, sortant de la mer ou des eaux, parce que le soleil, la lune et les étoiles, s'y plongeant par leurs influences immersives, en faisaient exhiler cette bénite vapeur, qui se filtrait dans tous les corps, en quantité de matière première, de sève vierge et de substance nourricière ; raison pour laquelle elle était dite et réputée vénérable, d'autant qu'elle est respectée et prisée par les sages et qu'il n'y a que le vulgaire insensé qui la méprise et la dissipe imprudemment à son dam.

Souvent, Isis était accompagnée d'un grand bœuf noir et blanc, pour marquer le travail assidu avec lequel son culte philosophique doit être observé et suivi dans l'opération du noir et du blanc parfait, qui en est engendré pour la médecine universelle lunaire hermétique. Harpocratès, dieu du silence, mettant les doigts sur sa bouche, côtoyait toujours Isis, pour apprendre qu'il fallait taire les mystères philosophiques du sujet. Pourquoi, souvent, cette déesse énigmatique était estimée être le sphinx, « pour montrer, suivant l'expression même des Anciens, que les choses de la religion doivent demeurer cachées sous les mystères sacrés, en sorte qu'elles ne soient entendues par le commun peuple, non plus que furent entendues les énigmes du sphinx ».

Suivant Apulée, Isis parle ainsi de sa fête : « Ma religion commencera demain, pour durer après éternellement », c'est-à-dire que la science religieuse de la nature et l'œuvre de sa semence première, origine de toute production et des merveilles du monde,

est d'autant de durée que l'univers et s'y observe et pratique chaque jour. Il ajoute que, « lorsque les tempêtes de l'hiver seront apaisées, que la mer émue, troublée et tempétueuse sera faite calme, paisible et navigable, mes prêtres m'offriront une nacelle, en démonstration de mon passage par mer en Égypte, sous la conduite de Mercure, commandé par Jupiter ». Ceci est la clef du grand secret philosophique pour l'extraction de la matière des sages et l'œuf dans lequel ils la doivent enclorre et œuvrer en l'athanor à tour, en commençant le régime de la saturnie égyptienne, qui est la corruption de bon augure pour la génération de l'enfant royal philosophique, qui en doit naître à la fin des siècles ou circulations requises. Peu de personnes en feront la découverte, parce que les gens du monde sont trop présomptueux de leur ignorance, qu'ils croient science, pour se dépouiller de leurs vains préjugés et s'attacher à scruter la science véritable de la nature universelle.

Les druides étaient fort initiés et doctes dans ces connaissances. Mais, dans l'opinion qu'ils avaient, pour objet de leur religion, d'une divinité à eux prédite, comblée de perfections et de vertus, c'est-à-dire d'une *Vierge qui devait enfanter* miraculeusement, à eux jusqu'alors inconnue, ils puisèrent à la source de la nature pour la trouver et, reconnaissant tout ce qu'elle cachait de plus puissant, parfait et merveilleux, ils s'imaginèrent avoir découvert cette divinité en la personne même de la nature que, par cette raison et erreur, ils prirent pour elle. Ce fut pour l'honorer, par un culte dirigé vers elle, qu'ils la représentèrent en statues, suivant les idées avantageuses qu'ils s'en étaient formées, en leur appliquant et cumulant tous les symboles des vertus et propriétés qu'ils attribuaient à la nature même. En effet, ils lui ont départi toutes celles, merveilleuses, que l'esprit humain pouvait s'efforcer d'imaginer dans le monde. Et il faut confesser qu'ils connaissaient bien parfaitement la nature pour la dépeindre et signaler aussi expressément. Mais, en lui adressant leurs vœux et leurs prières, ils entendaient aussi les faire à l'être des êtres, qu'ils en croyaient l'auteur, y présider et opérer nécessairement, en le regardant comme cause première et la nature comme cause seconde pour tous les bénéfices de la vie. Ce fut donc ainsi qu'ils personnalisèrent la nature en une idole pour inspirer sa

vénération, conformément à l'idée des plus anciens païens, qui l'avaient nommée Isis.

Comme la religion d'Isis avait, en quelque façon, le même fondement que la première introduite dans les Gaules et chez les Lutécien, elle y eut grand crédit et y fut pratiquée dévotieusement pendant grand nombre de siècles. Dans la suite, leurs cérémonies reçurent des réformes, des extensions et des modes de toutes les espèces, suivant les idées spirituelles ou les systèmes que la piété faisait inventer. Chacun, successivement à sa dévotion et dans sa façon de penser dogmatisant, y mit du sien et les prêtres d'Isis, profitant de la crédulité du peuple, par des vues particulières à leur juridiction religieuse et à leurs propres intérêts, lui imposèrent différentes formes scrupuleuses et de rigueur, sous des peines effrayantes qu'ils lui inspiraient. De sorte qu'on crut avoir beaucoup raffiné le culte et que la religion isienne, dégénérant de la primitive loi naturelle, devint enfin chargée de pratiques superstitieuses, très onéreuses pour ceux de sa secte. L'on perdit même l'esprit du sens secret philosophique, qu'elle renfermait pour l'œuvre de la médecine salutaire des corps, laquelle en était la principale intention mystérieuse. À peine resta-t-il quelque sage qui en conservât le précieux dépôt.

Cependant, les Parisiens se polirent beaucoup et devinrent fort civilisés et policés. Ils faisaient même de grands progrès dans les arts et métiers. Leur cité, purgée de crapauds et quittant son antique rudesse, s'embellissait. Enfin, le bon ordre en fit le gouvernement, de façon qu'ils se fortifièrent, étendirent leur puissance sur leurs voisins, rendirent leur ville la capitale des Gaules et s'affranchirent des dominations étrangères. Ce qui leur fit donner le surnom de *crapauds francos*, c'est-à-dire francs, libres de leurs anciens assujettissements. Et dans la suite, on leur substitua simplement celui de Francs, puis celui de *Français*, aujourd'hui d'usage commun et qui en dérive, comme signifiant peuple libre.

Plusieurs siècles après la manifestation du Verbe divin, incarné pour la bienheureuse rédemption du genre humain, c'est-à-dire après la naissance de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et de la Vierge Marie, lequel a apporté au monde la loi de grâce et de salut, les disciples de ses apôtres, suivant leurs missions évangéliques, venus de la Judée, ayant percé dans les Gau-

les, y semèrent les principes et établirent les fondements de la seule vraie religion chrétienne. Et comme dit fort bien l'historien de l'église de Chartres, ville qui, après celle de Dreux, était le principal siège de la religion des druides, « ceux qui furent envoyés dans ce pays pour y annoncer l'évangile y firent beaucoup de progrès, parce qu'ils y trouvèrent des dispositions merveilleuses pour la conversion des peuples, par le rapport des cérémonies des druides à nos mystères ».

Cependant, la persécution des tyrans romains s'éleva et déploya sa rage et ses barbares cruautés sur les chrétiens. Ces apôtres des Gaules, fermes et courageux dans le ministère de leur vocation, après avoir essuyé bien des travaux et des martyres pour l'établissement et la propagation de la foi catholique et du culte divin, poussèrent et étendirent le progrès de la parole évangélique jusques dans le cœur des Gaules, c'est-à-dire en la ville de Paris, devenue leur capitale. Ce ne fut qu'au prix de l'effusion de leur sang qu'ils détruisirent les temples et les autels qu'ils purent trouver, consacrés au culte des faux dieux. Ils renversèrent en leur passage le temple fameux de Mars, érigé sur la montagne dite Montmartre, près Paris, celui célèbre d'Isis et d'Osiris, établi à Issy, qui est un village aussi proche Paris. Peu à peu gagnant du terrain et de l'empire sur les esprits, ils vinrent en circuit au lieu dit S. Germain-des-Prés, qui était alors un terrain planté en bois, du surplus marais et prairie assez vague, ayant aussi un temple voué aux fausses divinités et, entre autres, à Isis, qu'ils renversèrent aussi et dont il n'est resté que peu de vestiges. Enfin, s'étant introduits dans la cité ou l'île des Parisiens, ville capitale des Français et déjà renommée, ils détruisirent encore toutes les chapelles qui y étaient dédiées aux dieux et déesses du paganisme, telles que celles où sont aujourd'hui les églises de S. Denis-de-la-Charte, Sainte-Marine et quelques autres, qu'ils mirent sous d'autres invocations divines, en donnant à quelques-unes le titre et le nom de leur pieux réparateur et instituteur.

Ce fut ainsi que ces zélés missionnaires parvinrent à ruiner et abolir tous les temples et toutes les fausses divinités du vil paganisme, qui régnaient dans les Gaules, et à y substituer l'adoration du vrai Dieu. Toutes les idoles furent brisées, le véritable culte divin établi, cimenté et pratiqué. Il ne subsista plus, chez les Parisiens, que quelques anciennes fêtes et cérémonies

superstitieuses, qu'on fut obligé de tolérer, en les convertissant dans la suite, autant que l'on put, au sens et au rite catholique. Comme presque toute religion a ses fanatiques, quelques-uns enfouirent, dans le territoire de S. Germain-des-Prés, une statue d'or massif, image d'Isis, de grandeur humaine, pour la préserver et garantir de sa destruction, dans le désastre général du paganisme, et que l'on prétend n'avoir jamais été retrouvée.

Alors, la ville de Paris, auparavant si superstitieuse, et même toute la France commencèrent à voir clairement la lumière de la vérité. Si le peuple ne se défit pas entièrement de ses préjugés de religion, au moins fut-il obligé de les cacher et tenir secrets, ce qui, avec le temps, en fit perdre l'idée et le souvenir. Le général, la plus forte et saine partie, embrassa uniformément le christianisme et y entraîna, par son exemple, les adversaires les plus entêtés et opiniâtres dans leurs sentiments erronés. Quelques hérésies causées par des façons diverses de penser, qui n'effleuraient point le fond de la doctrine, furent étouffées aussitôt qu'enfantées. Les mœurs devinrent meilleures, les beaux-arts et les sciences accrurent. Enfin, les dogmes de notre foi, enseignés charitablement par de grands docteurs de notre sainte religion, furent des armes plus puissantes et victorieuses que ne l'auraient été celles de la guerre pour gagner les cœurs et les esprits, généralement, et les tirer de l'esclavage de l'idolâtrie.

Cependant, il restait encore, à ces religieux missionnaires et à leurs successeurs, à couronner leurs travaux apostoliques par l'érection d'une église cathédrale et métropolitaine, où la fille de Dieu, Mère de Jésus-Christ, son Fils unique, et la patronne des chrétiens fût reconnue et invoquée suivant le rite du culte catholique. Au dixième siècle ou environ, la foi du peuple, son amour, son attachement pour la religion, s'augmentant, leur en fournirent heureusement les moyens. Il fut élu un évêque de la ville, chargé de l'administration spirituelle et qui tenait même beaucoup du gouvernement temporel et de la distribution de la justice. Son zèle lui inspira l'entreprise et le porta à élever ce magnifique monument de l'église de Notre-Dame, en le fondant et consacrant sous sa dédicace, comme mère de la ville et la principale des autres églises ou chapelles édifiées dans la cité.

Cet évêque, qui avait été choisi pour remplir cette dignité, à cause de sa profonde connaissance dans la philosophie naturelle et en la théologie, jugea ne point trouver de place plus convenable pour la fondation et l'érection de cette église, à l'honneur de la Mère de Jésus-Christ et des fidèles chrétiens, que le lieu situé à la tête du continent insulaire et de la cité, c'est-à-dire à l'ouverture du giron de la Seine qui, se séparant en deux bras, semble prendre tous les habitants sous sa protection et les favoriser des rayons du soleil levant, que l'esprit éternel du soleil de justice leur traduit et communique. Le sens spirituel est très mystique et le naturel fort ingénieux.

L'on institua et régla les cérémonies propres au culte de la Vierge sainte, nouvellement établi. Mais il fallut encore accorder quelque chose à cet égard au génie du peuple, qui conservait quelque reste de superstition touchant les formalités de la religion d'Isis ou de la nature entendue par elle. Cette indulgence parut nécessaire quant à la forme, puisqu'elle ne changeait point et ne faisait pas varier la vérité foncière, qui est une, inaltérable et immuable. Il aurait été même dangereux de prétendre supprimer tout à coup tout le cérémonial populaire, dont la fausse religion d'Isis avait, depuis nombre de siècles, jeté des impressions et des racines si profondes dans les esprits scrupuleux, qui exigeaient quelque ménagement et douceur, pour être rappelés avec succès à la droite et pure voie. On eut besoin de beaucoup de prudence en cette occasion et cette politique sut parvenir à ses fins, mieux et plus sûrement que ne l'aurait fait la force ouverte, pour la réforme générale. Pourquoi certaines anciennes cérémonies, tolérées par nécessité, eurent encore lieu longtemps avant de pouvoir être abolies entièrement. Il en était resté une pratiquée jusqu'à notre siècle et qui a été retranchée il y a quelques années. C'était la figure d'un dragon ailé, qu'on portait tous les ans dans une procession à l'église de Montmartre. Ce dragon était un ancien symbole mystérieux de la philosophie naturelle et de la religion des druides, des gymnosophistes et des mages égyptiens, quoiqu'on l'ait attribué à un autre événement, suivant la chronique vulgaire.

Le sens physique que les Parisiens avaient conçu de la nature représentée par Isis était, selon eux, assez allégorique au sens

mystique qu'ils reçurent de la Mère de Dieu et de leur propre Mère chrétienne. Car ils feignaient trouver quelque idée de rapport de l'une à l'autre. Ce fut un grand moyen d'opérer leur conversion et d'achever l'œuvre de leur sanctification. En effet, la révélation qu'on leur annonça de la véritable Vierge Mère prédite, qui avait enfanté le Sauveur du monde, et leur bienfaitrice, à eux inconnue jusqu'alors, fut un argument très puissant pour leur persuader les vérités de la foi et les faire aisément revenir de leur erreur, ignorance et méprise. Pourquoi ils eurent moins de peine à répudier leur idole, abjurer son culte et professer celui du christianisme. Dans cet esprit, ils reconnurent et vénérèrent, par des honneurs légitimes, leur Dame et la nôtre, Mère de Jésus-Christ, comme l'accomplissement des prédictions faites aux druides et à eux.

Cependant il ne fut pas possible de les obliger à changer le nom de leur cité et, quoique l'idée et l'esprit du paganisme en soient l'étymologie, ils l'ont conservé jusqu'à présent, comme si l'illusion d'Isis ou la nature vénérée comme divinité ou bien, aussi, sa semence première, universelle, philosophique, si vantée, avaient encore place à la tête d'une ville éclairée de la vérité divine et où règne la Mère de Dieu et des chrétiens, de laquelle les habitants de Paris devraient porter le nom saint et respectable, en abandonnant jusqu'au souvenir de l'idolâtrie. Et cet abus vient encore de ce qu'il a fallu s'accommoder et sympathiser, en quelque façon, aux idées et aux mœurs anciennes de la nation, sans cependant perdre de vue le sens sacré de la vraie religion, devenue dominante et qui s'est soutenue par elle-même, depuis, avec honneur et admiration, à la gloire de Dieu, un en trois personnes, et de la bienheureuse Vierge Marie.

Le superbe temple de Notre-Dame est aujourd'hui le chef-d'œuvre de l'art, le séjour de la sainteté et de la grâce, à la vénération des peuples chrétiens, la terreur et le fléau de l'idolâtrie. Nos rois très chrétiens, nos reines, nos princes et nos princesses, dans le même esprit, y ont toujours voué et signalé admirablement leur piété et leurs actions de grâces. Les évêques et archevêques, qui en ont rempli la chaire, avec toute la dignité du ministère et de la charité apostolique, ont aussi toujours été des exemples édifiants pour la dévotion des fidèles. Et tous les ecclésiastiques, attachés à son culte, par leur saints offices et la

pureté de leurs cœurs, à louer Dieu et honorer la Sainte Vierge, y attirent la bénédiction du ciel sur tous les citoyens, que leur dévotion fait accourir en foule à ce saint lieu, avec le respect qui lui est dû, adorer le souverain créateur et conservateur et lui adresser leurs hommages et leurs prières par l'intercession de leur bonne Mère et patronne, invoquée par eux avec la plus pieuse et fervente vénération.

Lors de la fondation de cette église, tous les officiers occupés à son culte, qu'on appelle aujourd'hui chanoines, étaient les seuls médecins de profession et d'effet dans leur ville et ils tenaient cet office de charité et d'humanité, par tradition, des philosophes et des prêtres druides qui, à l'exemple des Égyptiens, des prêtres et des lévites chez les Juifs, l'avaient enseigné, exercé et professé dans les Gaules. Et l'usage s'en était fort fidèlement conservé chez les Lutéciens ou Parisiens, qui s'en faisaient même un devoir principal de religion, ayant rapport à la divinité et à leur prochain et étant la base de la loi naturelle, parce que Dieu, auteur de la nature, donnant et conservant la vie à tout, était le premier et le seul souverain médecin, dont ils jugeaient devoir suivre l'exemple, en faisant part de ses bienfaits à leurs semblables, pour les soulager en leurs afflictions et les guérir de leurs maladies.

L'origine de la profession et administration de la médecine, en la personne de ces officiers ecclésiastiques, avait encore pour fondement la charge et commission apostolique, c'est-à-dire la vocation expresse des apôtres, qui tous, suivant leurs actes, étaient médecins des âmes et des corps, à l'imitation de Jésus-Christ leur chef, qui avait opéré toutes sortes de guérisons miraculeuses. Leurs disciples, même, en établissant la religion chrétienne dans la cité des Parisiens, en avaient eux-mêmes aussi donné l'exemple et fort recommandé le service, en prenant occasion d'en montrer le devoir d'humanité, par l'exercice que les druides païens mêmes en avaient fait.

Ces chanoines furent dits de ce nom, à cause qu'ils récitaient en chantant les points et articles fondamentaux prescrits dans leur rituel, qui enseignaient l'esprit de la religion et les devoirs de son culte. Ces articles ou versets chantés étaient nommés canons, du mot latin *cano*, je chante, d'où est tiré celui de cha-

noine et de chantre. Ils en suivaient la règle prescrite, en soignant les malades et les traitant avec beaucoup de charité. Ce qui est admirable, c'est qu'ils les guérissaient de toutes leurs maladies et infirmités (si la volonté de Dieu n'en avait autrement ordonné) par de vrais remèdes naturels, dont ils acquéraient la connaissance et l'usage dans l'étude de la nature, qui les fournit, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des moyens étrangers, impuissants ou destructeurs. Pourquoi ils avaient leur école de médecine tout attendant la rive du bras de rivière, où est aujourd'hui l'école fameuse des docteurs de cette faculté, rue du Fouar et de la Bûcherie, et ils y communiquaient par un petit pont de bois, qu'ils avaient fait jeter sur le bras de rivière et qui a encore le nom de Petit-Pont.

Cette digne occupation et ce service édifiant et charitable pour des ministres de la Mère et fille de Dieu, Mère spirituelle des habitants, n'eut plus d'autre objet de leur piété et, dans leurs bonnes œuvres, l'amour de Dieu et du prochain faisait tout leur devoir et leur mérite, ce qui leur fit obtenir la construction, près d'eux, attendant l'église, d'un hôpital ou hôtel de charité, où l'on apportait, recevait et traitait les infirmes et malades avec tous les soins et les secours dont, par esprit d'institution et d'état, ils étaient capables et se faisaient un point essentiel de religion. Ils étaient devenus de grands médecins pour le spirituel et le temporel. Par la grâce de Jésus-Christ, Fils de Dieu et de la Vierge Marie, qui les assistaient, ils opéraient des cures et guérisons miraculeuses, si surprenantes que cet hôpital d'infirmerie fut alors appelé hôtel-de-Dieu.

Les remèdes dont ils faisaient usage n'étaient puisés qu'en la nature et leur vertu et efficacité sanative et salutaire procédait de la bénédiction que Dieu y répandait. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des remèdes vulgaires ni des composés de la main des hommes, tirés de choses inanimées et sans vie. Ils trouvaient la réparation de la vie et de la santé, par leur propre principe, dans une quintessence de la nature, exaltée et astralisée, qui contenait et réintroduisait aux corps l'âme, l'esprit et la vie, dont ils souffraient altération, et qui les leur réparait en qualité de médecine universelle, en détruisant tout levain ou ferment d'impureté, de corruption et d'humeur peccante. L'œuvre secrète de la confection ne leur était point inconnue et les opérations leur

étaient familières, parce qu'ils connaissaient la science de Dieu et de la nature et les vertus de l'esprit éternel de vie, lesquelles le même Dieu de bonté a mises en ses œuvres, dès le commencement du monde, pour la santé des peuples de la terre, ses créatures. Ils possédaient parfaitement l'art de l'usage de ce médicament divin et de sagesse, souverainement salutaire pour remédier à toutes maladies, et ils l'appliquaient toujours, avec succès et efficacement, à l'honneur du Très-Haut, qui en est l'auteur et dispensateur.

Le fondateur de cette église leur en avait laissé la tradition secrète. Mais, depuis, ces hautes et sublimes connaissances des vertus occultes de la nature, en laquelle l'esprit universel de vie est infus et opérant, se sont perdues, faute d'esprit intelligent en l'art de la vraie médecine et capable du secret important qui lui est dû. Il prévint même bien ce malheur dans l'avenir et, pour en laisser des monuments de vérité dans la postérité, pour les savants et véritables médecins, il avait fait faire, aux portails de cette église, toutes les figures hiéroglyphiques de cette science et de l'œuvre de cette bénite médecine, lesquelles l'on voit encore aujourd'hui et que tout homme sage et intelligent ne doit jamais révéler vulgairement, si Dieu lui fait la grâce d'illuminer son esprit du don de ce merveilleux arcane céleste. Gobineau de Montluisant a expliqué plusieurs de ces hiéroglyphes, mais il en a omis beaucoup, à cause du silence harpocratique et recommandé et imposé au secret.

L'on voit encore, à l'entrée de l'église, la figure hiéroglyphique du bienheureux Chrystophe, *Christum ferens*, très significative, curieuse et instructive pour les vrais enfants de cette science divine.

Les sages investigateurs remarqueront aussi, sur le colosse, nombre de symboles, habitations, tours et autres enseignements philosophiques, importants et nécessaires autant que mystérieux, pour les conduire heureusement dans la voie étroite et escarpée de la sagesse et les faire arriver à sa possession, qui est le comble de toute félicité sur terre et seule capable de remplir dignement et souverainement le cœur de l'homme sage et sensé, pour sa santé, son salut et la vie éternelle au sein de la divinité.

Dieu soit loué éternellement au très saint sacrement de l'autel et que sa cité, chez tous les fidèles, retentisse à jamais d'actions de grâces de ses bienfaits. Ainsi soit-il.

III. EXPLICATION TRÈS CURIEUSE DES ÉNIGMES ET FIGURES
HIÉROGLYPHIQUES, PHYSIQUES, QUI SONT AU GRAND PORTAIL
DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE ET MÉTROPOLITAINE DE NOTRE-
DAME DE PARIS

Le mercredi 20 de mai 1640, veille de la glorieuse Ascension de notre Sauveur Jésus-Christ, après avoir prié Dieu et sa très Sainte Mère Vierge en l'église cathédrale et métropolitaine de Notre-Dame de Paris, je sortis de cette belle et grande église et, considérant attentivement son riche et magnifique portail, dont la structure est très exquise, depuis le fondement jusqu'à la sommité de ses deux hautes et admirables tours, je fis les remarques que je vais expliquer.

Je commence par observer que ce portail est triple, pour former trois principales entrées dans ce superbe temple, seul corps de bâtiment, et annoncer la Trinité de personnes en un seul Dieu, sous lesquelles, par l'opération de son Esprit-Saint, son Verbe s'est incarné pour le salut du monde dans les flancs de la Vierge sainte ; symbole des trois principes célestes en unité, qui sont les trois principales clefs ouvrant les principes et toutes les portes, les avenues et les entrées de la nature sublunaire, c'est-à-dire de la sève universelle et de tous les corps qu'elle forme et produit, conserve ou régénère.

1. La figure posée au premier cercle du portail, vis-à-vis l'hôtel-Dieu, représente au plus haut Dieu le Père, créateur de l'univers, étendant ses bras et tenant, en chacune de ses mains, une figure d'homme en forme d'ange.

Cela représente que Dieu tout-puissant, au moment de la création de toutes choses, qu'il fit de rien, séparant la lumière des ténèbres, en fit ces nobles créatures que les sages appellent âme catholique, esprit universel ou soufre vital incombustible et mercure de vie, c'est-à-dire l'humide radical général, lesquels deux principes sont figurés par ces deux anges.

Dieu le Père les tient en ses deux mains, pour faire la distinction du soufre vital ou huile de vie, qu'on appelle âme, et du mercure de vie ou humide premier-né, qu'on nomme esprit, quoique

ce soit termes synonymes, mais seulement pour faire concevoir que cette âme et cet esprit tirent leur principe et leur origine du monde surcéleste et archétypique, où est le siège et le trône plein de gloire du Très-Haut, d'où il émane surnaturellement et imperceptiblement pour se communiquer, comme la première racine, la première âme mouvante et la source de vie de tous les êtres en général et de toutes les créatures sublunaires, dont l'homme est le chef de prédilection.

2. Dans le cercle au-dessous du monde surcéleste et archétypique est le ciel firmamental ou astral, dans lequel paraissent deux anges la tête penchée, mais couverte et enveloppée.

L'inclination de ces deux anges, la tête en bas, nous donne à entendre que l'âme universelle ou l'esprit catholique ou, pour mieux dire, le souffle de la vertu de Dieu, c'est-à-dire les influences spirituelles du ciel archétypique, descendent de lui au ciel astral, qui est le second monde, également céleste, dit étypique, où habitent et règnent les planètes et les étoiles, qui ont leur cours, leurs forces et vertus, pour l'accomplissement de leur destination et de leurs devoirs, selon les décrets de la providence, qui les a ainsi ordonnés et subordonnés afin d'opérer, par leur ministère et leurs influences, la naissance et génération de tous les êtres spirituels et de toutes choses sublunaires, participant de l'âme et de l'esprit universel. Et par les deux anges, la tête en bas et qui sont vêtus, nous est désigné que la semence universelle et spirituelle catholique ne monte point, mais descend toujours. Et l'enveloppe dont elle est voilée dans les corps nous enseigne que cette semence céleste est couverte, qu'elle ne se montre point nue, mais qu'elle se cache avec soin aux yeux des ignorants et des sophistes et n'est point connue du vulgaire.

3. Au-dessous du firmament est le troisième ciel ou l'élément de l'air, dans lequel paraissent trois enfants environnés de nuages.

Ces trois enfants signifient les trois premiers principes de toutes choses, appelés par les sages principes principiants, dont les trois principes inférieurs, sel, soufre et mercure, tirent leur origine et qu'on nomme principes principiés, pour les distinguer des premiers, quoique, tous ensemble, ils descendent du ciel archétypique et partent des mains de Dieu qui, de sa fécondité, remplit toute la nature. Mais toutes les influences spirituelles et

célestes semblent être émanées des deux premiers cieux, avant de s'unir à aucun corps sensible, ce qui fait que toute émanation spirituelle du premier ciel ou de l'archétypique est appelée âme et celle du second ciel ou firmament est nommée esprit.

Ce sont donc cette âme et cet esprit, invisibles et purement spirituels, qui remplissent, de leurs vertus actives et vivantes, le troisième ciel, appelé élémentaire ou le ciel typique, parce que c'est le séjour des éléments qui, mus, ordonnés et subordonnés par les deux mondes supérieurs, agissent à leur tour, par commotion et mouvement descendant, ascendant, progrédiant et circulaire, sur tous les êtres inférieurs et sur toutes les créatures sublunaires, composés de leurs qualités mixtes, qu'on nomme les quatre tempéraments.

Or cette âme émanée dans le monde élémentaire, qu'elle remplit de sa lumière vivifiante, est appelée soufre ; et l'esprit émané du monde ou ciel firmamental, qui est en principe l'humide radical de toutes choses, auquel ce soufre ou la chaleur lumineuse est attaché et adhérent, comme à son premier et dernier aliment, est appelé mercure ou l'humide premier-né, qui est l'humide radical de toutes choses et, par conséquent, indivisible du soufre ou âme éthérée laquelle, étant un feu céleste lumineux et chaud, ne peut subsister sans son union intime et indissoluble avec cet esprit, son humide radical. Mais cela est au-dessus de la portée des insensés.

Cette âme et cet esprit, unis comme une seule et même essence, partant du même principe et ne faisant, pour ainsi dire, qu'une même chose, puisqu'ils ne sont divisibles que par l'esprit, ne peuvent être vus ni touchés, mais seulement conçus et compris par les sages investigateurs de la science de Dieu et de la nature. Cette âme et cet esprit ne nous deviennent sensibles que par le lien indivisible qui les attache l'un à l'autre. Or ce lien, qu'on nomme sel, est l'effet de leur union et amour mutuel et un corps spirituel qui nous les cache et les enveloppe dans son sein, comme ne faisant qu'une seule et même chose de trois. Ce que les gens pétris de préjugés n'entendront et comprendront point.

Ce sel est celui de la sagesse, c'est-à-dire la copule et le ligament du feu et de l'eau, du chaud et de l'humide, en parfaite homogénéité, et qui est le troisième principe. Il ne se rend point visible ni tangible dans l'air que nous respirons, où il est subtil et

fluide, et il ne manifeste son corps visible que par son séjour et dépôt en résidu dans les mixtes ou composés d'éléments, qu'il fixe et encloue, en se mêlant intimement au soufre, mercure, et sel, qui sont des principes naturels, à lui fort analogues et constituteurs des créatures sublunaires.

Le sel céleste est le principe principiant, qui procède de l'âme et de l'esprit, c'est-à-dire de leur action ou, pour mieux dire, du soufre et du mercure éthérés. Il est le moyen et le milieu qui les unit dans leur action, pour se traduire en fluide dans le soufre, le mercure et le sel de nature, sous un corps visible et tangible, lors appelé par les sages de toutes sortes de noms, tantôt sel alkali, sel armoniac, salpêtre des philosophes et, tantôt, de mille autres surnoms symboliques, ou à son origine ou à sa descension ou bien à son essence corporelle, pour prouver qu'étant l'âme, l'esprit et le corps universel de la nature, il est susceptible de toutes sortes de détermination qu'il plaira à la nature ou à l'artiste de lui donner, selon l'art de la sagesse.

Mais il ne faut point perdre de vue que c'est du monde surcéleste que la source de la vie de toutes choses tire son origine et que cette vie est appelée âme ou soufre ; que du monde céleste ou firmamental procède la lumière, qu'on appelle esprit, autrement humide ou mercure, et que, cette âme et cet esprit remplissant de leur fécondité vivifique le troisième monde, appelé élémentaire, leur action énergique et élastique perpétuellement circulaire y porte et produit le feu tout divin, analogique de chaleur et d'humide radicaux, mais qui est imperceptible et invisible, non vulgaire ni grossier et par lequel, comme feu de vie par essence nourrissant, réparateur, conservateur et non destructeur, les choses deviennent palpables et de solidité corporelle. D'où il faut conclure que ces trois substances, soufre, mercure et sel universel, célestes, sont les vrais principes principiants de la génération de toutes choses et que ces trois substances naturelles et sublunaires, dans lesquelles les trois premières se rendent infuses et corporifiées, sont les véritables principes principiés, constituteurs de la génération des corps, par l'enclouement et la fixation qu'ils font des qualités élémentées, propres à la température des individus, selon les décrets de la providence.

C'est ce qui a fait dire aux sages que le sel spirituel, qui sert d'enveloppe et de lien au soufre et au mercure célestes, était la

seule et unique matière dont se fait la pierre des philosophes et que, comme ces trois substances, identifiées par leur union, n'en faisaient qu'une, la pierre n'était point faite de plusieurs choses, mais d'une seule chose composée, trine en essence, unique de principe et quadrangulaire de quatre qualités élémentées. Cependant, cela se doit entendre à certains égards, qui puissent tomber sous l'intelligence de l'esprit et des sens en même temps, c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'imaginer que la matière de la pierre triangulaire et quadrangulaire des sages se doive ni puisse se prendre en son état de fluide aérien invisible, mais il faut entendre qu'il est nécessaire de chercher et trouver cette même matière de fluide aérien infuse et corporifiée en une terre vierge des enfants de la nature, qui en sont les mieux partagés, les plus hautement et copieusement favorisés et en qui les premiers et les seconds agents unis ont plus de dignité, d'excellence et de vertu. Car la racine du soufre des sages, de leur mercure et de leur sel est un esprit céleste, spirituel et surnaturel qui, par le véhicule de l'air subtil, se porte et se condense en air ou vapeur épaissie et fait une matière universelle et l'unique de toute procréation.

4. Au-dessous de ces trois enfants, placés dans l'élément de l'air, est le globe de l'eau et de la terre, sur laquelle paissent des animaux, comme un mouton, un taureau, etc.

Le globe de l'eau et de la terre nous désignent les éléments inférieurs, tels que l'eau et la terre, dans lesquels le feu céleste et l'humide radical très subtil, par le moyen de l'air, s'insinuent jusqu'au profond et y circulent incessamment par leur propre vertu, sous la forme invisible d'un esprit surcéleste et de vie qui, selon David, *Psaume* 18, 6, 7, 8, a son tabernacle dans le soleil d'où, par sa vertu énergétique, comme un époux qui se lève de sa couche nuptiale, il s'élance pour parcourir la voie des éléments, ainsi qu'un superbe géant qui mesure son élan et ses forces dans la vaste étendue de l'air. Sa sortie est du plus profond des cieux. De là, il procède, pénètre partout et ne laisse rien privé de la chaleur de sa présence vivifiante, de l'expression même de Salomon en son *Ecclésiaste* 1, 5, 6. C'est ce même esprit divin qui éclaire l'immensité de l'univers; qui, se poussant et repoussant par vertu énergétique et élastique en circuit du centre à l'excentrique et en la capacité de tout, retourne sans cesse et perpétuellement dans

les cercles qu'il décrit par son mouvement et son cours éternels et universels.

C'est ainsi que cet esprit universel, par le feu et l'humide, nourrit les poissons dans l'eau, les animaux sur la terre et les insectes en terre, qu'il fait végéter les plantes et produit les minéraux et métaux au centre et dans les entrailles de la terre. Pourquoi son influence circulante, comme feu vital uni à l'humide radical par le sel de sagesse, est la semence universelle qui se congèle et dont la vapeur s'épaissit au centre de toutes choses. Cette semence spirituelle opère dans les différentes matrices, selon leurs dispositions, leur nature, leur genre, leur espèce et leur forme particulière, pour produire toutes les générations, en y mettant le mouvement et la vie.

Quant aux deux animaux paissant, qui sont le mouton et le taureau, c'est pour nous dire qu'au retour du printemps et dans les deux premiers mois qui sont mars et avril, auxquels ces deux animaux dominent en qualité de signes du zodiaque, la matière universelle, créative et récréative, étant plus amoureuse de la vertu céleste qui y infuse ses propriétés vitales copieusement, est plus abondante, vertueuse et exaltée, par conséquent aussi, plus qualifiée qu'en un autre temps.

5. Au-dessous de ces deux animaux, on voit un corps comme endormi et couché sur son dos, sur lequel descendent de l'air deux ampoules, le col en bas, l'une adressant vers le cerveau et l'autre, vers le cœur de cet homme endormi.

Ce corps ainsi figuré n'est autre chose que le sel radical et séminal de toutes choses lequel, par sa vertu magnétique, attire à soi l'âme et l'esprit catholiques, qui lui sont homogènes et qui sans cesse s'insinuent et se corporifient dans le sel, ce qui est représenté par les deux ampoules ou fioles, contenant la chaleur et l'humidité naturelle et radicale. Et ce sel ayant ainsi attiré et corporifié ces deux substances en lui, leur union spirituelle lui ayant acquis de prodigieux degrés de force, il se pousse et pénètre dans le point central des individus et, d'universel que ce sel était, il se particularise, se corporifie, se détermine et devient rose dans le rosier, or dans l'argent vif minéral, or dans l'or, plante dans le végétal, rosée dans la rosée, homme dans l'homme, dont le cerveau représente l'humide radical lunaire et le cœur signifie la

chaleur naturelle solaire, véhiculée dans le premier, comme sa matrice.

6. Au côté droit des mêmes trois enfants, un peu plus bas que l'air, est un escalier par lequel monte à genoux un homme ayant les mains jointes et élevées en l'air, duquel élément il descend une ampoule ou fiole ; et au haut de l'escalier, il y a une table couverte d'un tapis, avec une coupe dessus.

L'escalier nous apprend qu'il faut s'élever à Dieu, le prier à genoux, de cœur, d'esprit et d'âme, pour avoir ce don, qui est le magistère des sages et vraiment un très grand don de Dieu, une grâce singulière de sa bonté, et qu'il ne faut pas être en des lieux bas pour prendre la première matière universelle, qui contient la forme végétale et générale du monde. L'ampoule qui descend de l'air signifie la liqueur ou rosée céleste, qui découle premièrement de l'influence surcéleste, se mêle ensuite avec la propriété des astres et, d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers entre terrestre et céleste. Voilà comme se forme la semence et le principe de toutes choses.

Pour la coupe qui est sur la table, elle représente le vase avec lequel on doit recevoir la liqueur céleste.

7. Au côté gauche de cette même porte de ce grand portail sont quatre grandes figures de grandeur humaine qui, chacune, ont un symbole sous leurs pieds.

La première, la plus proche de la porte, a sous ses pieds un dragon volant, qui dévore sa queue.

La deuxième a sous ses pieds un lion, dont la tête est contournée vers le ciel, ce qui lui fait faire un effort de contorsion de col.

La troisième a sous ses pieds la figure d'un ridicule, qui se rit et se moque des figures qu'il regarde et qui semblent se présenter à lui.

Et la quatrième foule aux pieds un chien et une chienne qui, tous, s'entre-mordent vigoureusement et semblent vouloir se dévorer l'un et l'autre.

Par le dragon volant qui dévore sa queue est représentée la pierre des philosophes, composée de deux substances, ou mercure d'une même racine et extraite d'une même matière ; l'une desquelles substances est l'esprit éthéré, humide et volatil et l'autre est le soufre ou sel de nature corporel, sec et fixe lequel,

par sa nature et siccité interne, dévore sa queue glissante de dragon, c'est-à-dire dessèche l'humidité et la convertit en pierre, aidé par le feu constant dans la concavité de l'esprit éthéré humide, siège de l'âme catholique.

Le lion courbé qui regarde vers le ciel dénote le corps ou sel animé, qui désire reprendre avec avidité son âme et son esprit.

La figure du ridicule représente les faux philosophes et sophistes ignorants, qui s'amuse à travailler sur des matières hétérogènes et ne rencontrent rien de bon, se moquent de la science hermétique et disent qu'elle n'est pas vraie, mais purement illusoire, en quoi ils offensent la vérité divine, qui a mis ses plus riches trésors dans le sujet.

Le chien et la chienne qui s'entre-dévorent, que les sages appellent chien d'Arménie et chienne de Corascène, ne signifient que le combat des deux substances de la pierre, d'une seule racine. Car l'humide, agissant contre le sec, se dissout, et ensuite le sec, agissant contre l'humide, qui auparavant avait dévoré le sec, est englouti par le même sec et réduit en eau sèche. Et cela s'appelle prendre dissolution de corps et congélation de l'esprit, ce qui est tout le travail de l'œuvre hermétique.

8. Au-dessous de ces grandes figures, dans un pilier proche le portail, est la figure d'un évêque chargé de sa mitre et de sa crosse, en posture méditative.

Cet évêque représente *Guillemus Parisiensis* ou bien celui qui a fait construire ce magnifique portail et qui y a fait mettre les énigmes.

9. Au pilier qui est au milieu et qui sépare les deux portes de ce portail est encore la figure d'un évêque, lequel met sa crosse dans la gueule d'un dragon qui est sous ses pieds et qui semble sortir d'un bain ondoyant, dans lesquelles ondes paraît la tête d'un roi à triple couronne, qui semble se noyer dans les ondes, puis en sortir derechef.

Cet évêque représente le sage artiste chimique, lequel fait par son art congeler la substance volatile du dragon mercuriel, qui veut s'élancer et sortir du vase qui le contient, sous la forme d'eau ondoyante, c'est-à-dire qu'il est excité à ce mouvement interne par une douce chaleur externe. Et ce roi couronné est le soufre de nature, qui est fait par l'union physique et excentrique des trois substances homogènes, mais séparées par l'artiste de la

première matière catholique, lesquelles trois substances sont l'esprit éthéré mercuriel, le sel sulfureux ou nitreux et le sel alkali ou fixe et qui conserve son nom de sel entre les trois principes principiants et les trois principes principiés qui, tous trois, étaient contenus dans le chaos humide, dans lequel ce roi se noie et semble demander du secours, qu'il n'obtient de l'artiste alchimique qu'après s'être dissous dans le dissolvant de sa propre substance, qui lui est semblable, après quoi il aura mérité d'être satisfait en sa demande, c'est-à-dire qu'après qu'il a été englouti et fait eau par son eau, il se congèle par sa chaleur interne, excitée par son sel ou sa propre terre, par laquelle opération simple, naturelle et sans mélange se fait le magistère des sages, qui n'est autre chose que dissoudre le corps et congeler l'esprit, après avoir mis dans l'œuf cristallin le poids convenable de l'une et l'autre substance, qui sont triple et une. Car tout le travail de l'œuvre est de monter et descendre successivement, qu'on appelle ascension et descension, jusqu'à ce que, de quatre qualités élémentées contraires, homogénéisées, l'on fasse trois principes constitutifs et ordonnateurs; que, des trois, l'on fasse apparoir le feu et l'eau, le sec et l'humide; que, de ces deux, l'on fasse un seul parfait, pétrifié en sel, qui contient tout, le ciel et la terre, en épuration et cuisson des hétérogènes.

10. Au portail à main droite, l'on voit les douze signes du zodiaque, divisés en deux parties, en ordre, selon la science de Dieu et de la nature.

En la première partie, du côté droit, sont les signes du Verseau d'eau et des Poissons, qui sont hors d'œuvre, ce qu'il faut remarquer et noter.

Puis, en œuvre sont le Bélier, le Taureau et les Jumeaux, au-dessus l'un de l'autre.

Et au-dessus des Jumeaux est le signe du Lion, quoique ce ne soit pas son rang, car il appartient à l'Écrevisse, mais il faut considérer cela comme mystérieux.

Les signes du Verseau et des Poissons sont mis hors d'œuvre. C'est expressément pour faire connaître qu'aux deux mois de janvier et février, on ne peut avoir ni recueillir la matière universelle.

Pour le Bélier et le Taureau, ainsi que les Jumeaux, qui sont en œuvre, l'un au-dessus de l'autre, et qui règnent au mois de mars, d'avril et de mai, ils apprennent que c'est dans ce temps-là

que le sage alchimique doit aller au-devant de la matière et la prendre à l'instant qu'elle descend du ciel et du fluide aérien, où elle ne fait que baiser les lèvres des mixtes et passer par-dessus le ventre des bourgeons et des feuilles végétales qui lui sont sujettes, pour entrer triomphante, sous ses trois principes universels, dans les corps, par leurs portes dorées, et y devenir la semence de la rose céleste, ce qui s'entend par symbole.

Alors, son amour lui fait jeter des larmes, qui ne sont rien plus que lumière, de laquelle le soleil est le père, revêtu d'une humidité de laquelle la lune est la mère et que le vent de l'orient apporte dans son ventre. Dans cet état, vous l'avez universelle et non-déterminée, d'autant que vous l'aurez prise auparavant qu'elle soit attirée par les aimants des individus spécifiques et qu'elle soit spécifiée en iceux.

Au regard du signe du Lion, qui est posé au-dessus des Jumeaux, où devrait être placée l'Écrevisse, c'est pour faire entendre qu'il y a quelque changement et une altération des saisons, contenue dans le travail manuel et physique de la pierre et qui n'est pas si propre pour recevoir et prendre la matière qu'au temps où règnent le Bélier, le Taureau et les Jumeaux. Car en été, pendant les grandes chaleurs, par l'ardeur et la pompe du soleil qui exhaurie beaucoup d'humide radical pour sa substance, son entretien et sa nourriture, il se fait une grande dissipation et déperdition des esprits et la plus grande partie de la matière incrémentale et nourricière des corps est convertie dans la spiritualité aérienne, dont on ne peut la retirer que par le moyen de l'aimant physique et philosophique qui lui est homogène, c'est-à-dire par une température assaisonnée d'humide, qui est son aimant et son enveloppe.

11. Au bas, un peu au-dessus du Verseau et vis-à-vis des Poissons, l'on voit un dragon volant, qui semble regarder seulement et fixement *Aries, Taurus et Gemini*, c'est-à-dire les trois signes du printemps, qui sont le Bélier, le Taureau et les Jumeaux.

Ce dragon volant, qui représente l'esprit universel et qui regarde fixement les trois figures, semble nous dire affirmativement que ces trois mois sont les seuls dans le cours desquels l'on peut recueillir fructueusement cette matière céleste, que l'on appelle lumière de vie, laquelle se tire des rayons du soleil et de la

lune, par la coopération de la nature, un moyen admirable et un art industrieux, mais simple et naturel.

12. Proche et derrière ce dragon volant est figuré un ridicule et derrière ce ridicule est un chien assis sur le dos, sur lequel chien est posé un oiseau.

Ce ridicule est un moqueur de la science hermétique en question, un rieur méprisant des opérations des vrais sages et philosophes et de tous leurs partisans, qu'il estime insensés, tout aveuglé qu'il est dans l'erreur vulgaire.

La figure de ce chien posé sur le dos, sur lequel est un oiseau, nous fait entendre que ce chien est le corps ou le sol de la matière universelle, fidèle à l'artiste qui sait la travailler, et l'oiseau représente l'esprit de la même matière, lequel y est posé. Cette matière est connue communément sous les noms de soufre et de mercure, le sel pour tiers et copule ou liaison y étant compris, comme indivisible des deux qui sont le corps et l'esprit.

13. En la seconde partie de ce portail, au côté gauche et tout en haut, est le signe de l'Écrevisse, à la place du Lion, qui est de l'autre côté du même portail.

Sur la même ligne de l'Écrevisse sont la Vierge, la Balance et le Scorpion, tous quatre en œuvre.

Et ensuite, le Sagittaire et le Capricorne, qui sont hors d'œuvre.

Par l'Écrevisse ainsi placée en haut est témoigné que la matière lunaire a été bien abondante, mais que l'abondance n'en est plus si grande, à cause que les Pléiades, qui sont des constellations humides, s'en retournent.

La Vierge, la Balance et le Scorpion sont les derniers degrés de chaleur pour la coction de l'œuvre philosophique. Car, en ce temps automnal, la maturité des fruits se parfait par le Sagittaire et le Scorpion, qui sont hors d'œuvre, ce qui démontre leur frigidité et siccité et que ces qualités, conçues par l'esprit intelligent, sont néanmoins invisibles extérieurement en la matière de notre magistère.

14. À droite et à gauche de ces douze signes du zodiaque, qui représente le cours de l'année, sont quatre figures représentant les quatre saisons, qui sont l'hiver, le printemps, l'été et l'automne.

Par ces quatre saisons, il est donné à entendre que le composé philosophique doit être entretenu en l'athanor ou fourneau de cuisson pendant un an et plus, ce qui fait dix mois hermétiques, par les degrés d'une chaleur qui soit douce et proportionnée au commencement et, puis, un peu plus forte sur la fin et, cependant, linéaire, comme pour faire colorer et mûrir les fruits, qui se recueillent pendant trois de ces saisons, à savoir le printemps, l'été, l'automne. Moyennant quoi, l'artiste acquiert la médecine au blanc, symbole de la Vierge Mère et pascale, qu'il peut arrêter et prendre au cercle citrin, comme médecine lunaire universelle parfaite, ou bien continuer sans interruption de travail et pousser jusqu'au rouge parfait, qui en est produit comme médecine solaire, universelle et souveraine, accomplie au temps de sa naissance, marquée solennellement par les sages.

15. Au-dessous de huit grandes figures du même portail, dont il y en a quatre de chaque côté et tout en bas, sont démontrées les vraies opérations pour faire et parfaire la médecine universelle, que le curieux apprentif de cette œuvre divine pourra expliquer ou se les faire expliquer, mais jamais ne les expliquer par écrit.

PORTAIL DU MILIEU

16. L'on voit six figures au portail du milieu, au côté droit.

La première est un aigle, la seconde un caducée entortillé de deux serpents, la troisième un phénix qui se brûle, la quatrième un bélier, la cinquième un homme qui tient un calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air, et la sixième est une croix ou trait carré, où il se voit d'un côté, sur la ligne transversale, une larme et, sur la même ligne, de l'autre côté, un calice en cette forme :



Salomon, *Proverbes* 20, 21.

Ces six figures ne sont, pour ainsi dire, que la répétition de ce qui a déjà été dit tant de fois sous différentes figures et différents termes, qui sont inépuisables, par le peu de travail et la simplicité

de la matière, qui ne se fait néanmoins connaître qu'aux vrais philosophes et non pas aux sophistes ignorants, quelques recherches qu'ils en fassent, parce que leur intention est mauvaise et orgueilleuse et que ce don divin n'est accordé qu'aux simples et humbles de cœur, méprisés du reste du monde insensé et assez malheureux en son aveuglement pour ne se repaître que de fables transitoires.

1. L'aigle, par exemple, ne signifie autre chose que l'esprit universel du monde et c'est l'oiseau d'Hermès et le mouvement perpétuel des sages.

2. Le caducée entortillé de deux serpents enseigne que la pierre est composée de deux substances, quoique tirée du même corps et extraite de la même racine. Ces deux substances, néanmoins, semblent être contraires en apparence, l'une étant humide et l'autre sèche, l'une volatile et l'autre fixe. Mais elles sont semblables en essence et en effet, parce qu'elles sont deux de nature, venant d'un seul principe, quoiqu'elles ne soient réellement qu'une.

3. Le phénix qui se brûle et renaît de ses propres cendres nous apprend que ces deux substances, une, après avoir été mises dans l'œuf philosophique en l'athanor, agissent longtemps et naturellement l'une contre l'autre, qu'elles se livrent de furieux combats avant de s'embrasser et de s'unir, que la guerre est longue avant de recevoir le baiser de paix, que les flots de la mer philosophique sont longuement agités par le flux et reflux avant que la bonace et le calme puissent succéder et régner, enfin, que les travaux sont bien grands auparavant que ces deux substances se réduisent finalement en poudre ou soufre incombustible. Car cela ne se peut faire qu'après que l'humide mercuriel a été consommé ou, plutôt, desséché par la grande activité du chaud et sec interne de la substance corporelle du sel de nature et que tout le compost est fait semblable.

C'est après ces brûlements ou calcinations philosophiques que cette poudre, le vrai phénix des sages, car il n'y a point dans le monde d'autre phénix que celui-là, étant dissous derechef dans son lait virginal, retourne à reprendre naissance par soi-même et de ses propres cendres et continue ainsi à renaître et mourir, tout autant de fois qu'il plaît à l'artiste bien expérimenté.

4. Le bélier signifie toujours le commencement de la saison, en laquelle il faut prendre la matière, d'autant qu'en ce temps d'effervescence, l'humide igné de l'esprit universel commence à monter de la terre au ciel et à descendre du ciel en terre, bien plus copieusement qu'en toute autre saison et avec plus de vertu, surtout dans les minières où le soleil a fait au moins trente révolutions et non plus de trente-cinq, où la nature minérale commence à rétrograder, pour tendre à sa dépravation et à son déclin.

5. L'homme qui tient un calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air, nous démontre qu'il faut savoir ce que c'est que l'aimant fait par l'homme, qui a la puissance d'attirer du ciel, du soleil et de la lune, par sa vertu magnétique, l'esprit catholique invisible, revêtu de la pure substance humide éthérée, influence quintessenciée, pour de ces deux en faire une troisième substance participante des deux autres individuellement et qui, chacune, contienne en soi indivisiblement le sel, le soufre et le mercure universels lesquels, tous trois, se congèlent et s'unissent au centre de toutes choses.

6. Quant à la croix où, sur les lignes transversales, par les côtés d'icelle, sont posés une larme et un calice, c'est pour nous faire entendre que ce n'est que la nature élémentaire, c'est-à-dire les quatre éléments croisés, figurés par les quatre lignes de la croix. En effet, c'est par le moyen des quatre éléments que les vertus et les énergies célestes descendent et s'insinuent incessamment sur tous les corps visibles et sublunaires.

Les deux lignes, haute et basse, représentent le feu céleste et la terre et les deux autres lignes, transversantes, signifient l'air et l'eau.

La larme, qui signifie l'humide de l'air, pleine de feu vital, et posée sur la ligne de l'air et de l'eau, doit être reçue dans le calice, qui signifie le récipient, et non pas dans les basses vallées, quoiqu'elle soit partout, mais sur des lieux qui s'avancent dans l'air, où elle ne sera pas prise en quantité par ceux qui n'ont pas la connaissance de l'aimant physique et philosophique.

7. Proche de la porte à droite, il y a, d'un côté, cinq vierges sages, qui tendent leur calice ou coupe vers le ciel et reçoivent ce qui leur est versé d'en haut par une main qui sort d'une nuée. Et

au-dessous s'y voient et s'y remarquent les vraies opérations alchimiques et philosophiques.

Ces cinq vierges représentent les vrais philosophes hermétiques, amis de la nature et qui, ayant connaissance de l'unique matière dont elle se sert pour travailler dans la magnésie des trois règnes, animal, minéral, végétal, reçoivent du ciel cette même et unique matière dans des vases convenables ; et suivant les opérations de la même nature, ils travaillent physiquement et, après avoir fait le mercure ou dissolvant catholique ou le sel de nature qui contient son soufre, les unissent au poids requis, les cuisent en l'athanor et, finalement, en font l'élixir arabe.

8. De l'autre côté dudit portail gauche, on voit cinq autres vierges, mais folles, en ce qu'elles tiennent leur coupe renversée contre terre. Ainsi, elles ne peuvent ni ne veulent y recevoir la lunaire que la nature leur présente et qui est si copieuse qu'après avoir largement satisfait à tout l'univers, il y en a encore plus de reste que d'employé. Et cela se fait en tout et se distribue en tous temps et incessamment, parce qu'ainsi l'a ordonné, l'a voulu et le veut le Très-Haut, auquel gloire immortelle, ineffable soit rendue sur la terre et aux cieux.

Par les vierges folles, la coupe renversée sont représentées une infinité, et presque innombrables, d'opérations fausses des sophistes, des chimistes, des ignorants et désespérés, ainsi que des impitoyables soufleurs et charlatans.

Ces cinq vierges folles signifient ces faux philosophes qui ne demandent que hercelets sophistiques, comme rubifications, déalbations, cohobations, amalgamations etc., qui méprisent la lecture des bons auteurs et qui, par cette raison, ne peuvent avoir connaissance de la vraie matière, quoiqu'il est vrai de dire qu'ils la portent toujours avec eux, jusque dans leur sein, sur eux, alentour d'eux, sous leurs pieds et qu'ils la respirent continuellement. Mais leur orgueil trop présomptueux leur fait en mépriser la méditation et la recherche, s'imaginant stupidement, dans leurs grossières sophistications et leurs faux préjugés, la trouver sans la connaissance de la belle et pure nature interprète des mystères divins.

En effet, cette matière est si commune et d'un si vil prix que le plus pauvre en a autant que le riche et elle est néanmoins si

précieuse que chacun en a besoin et ne peut s'en passer. Car l'on ne peut être, vivre et agir sans elle.

Tout ce que j'ai remarqué en ce triple portail est, à la vérité, beau et ravissant, mais ce sont lettres closes, énigmes et hiéroglyphes pleins de mystères pour les ignorants et choses mystiques pour les savants, pour lesquels j'ai donné cette explication, qu'ils doivent comme curieux considérer exactement, en levant les voiles qui leur cachent l'entrée aux secrets cabinets de la chaste Diane hermétique.

Je n'ai point lu dans les cartes antiques de Paris ni de cette cathédrale pour savoir le nom de celui qui a été le fondateur de ce portail merveilleux, mais je crois, néanmoins, que celui qui a fourni ces énigmes hermétiques, ces symboles et ces hiéroglyphes mystiques de notre religion a été ce grand docte et pieux personnage Guillaume évêque de Paris, la profonde science duquel a toujours été admirée, avec raison, des plus savants philosophes hermétiques de l'Antiquité et, particulièrement, du bon Bernard comte de Trévisan, savant adepte, philosophe hermétique, car il est certain que cet évêque a fait et parfait le magistère des sages.

Or, comme il a plu à la divine providence de me faire la grâce de me donner quelque lumière et connaissance de la philosophie physique et hermétique, j'y ai tellement travaillé qu'après un long temps, beaucoup de soins, de lecture des bons livres et avoir fait quantité de belles et bonnes opérations, j'ai enfin trouvé la triple clef par son essence, pour ouvrir le sanctuaire des sages ou, plutôt, de la sage nature. De sorte que je peux fidèlement expliquer les écrits paraboliques et énigmatiques des philosophes anciens et modernes, ainsi que j'ai expliqué assez clairement les énigmes, paraboles et hiéroglyphes de ce triple portail, ce que je fais très volontiers, pour donner contentement aux savants amateurs de cet art divin et exciter la curiosité des nouveaux candidats qui aspirent à la connaissance de la science naturelle et hermétique, dont Dieu soit loué et exalté à jamais. Ainsi soit-il.

